

530  
Huitième année, N° 45

Bibliothèque de Philosophie  
de l'Église — Pédagogie

Publication hebdomadaire

Un an : 47,50 frs ; six mois : 25 frs

Le numéro : 2,00 frs

8 FEVR 1929

# La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

FONDÉE LE 25 MARS 1921

sous les auspices de

Son Eminence le Cardinal **MERCIER**

Directeur : L'ABBÉ R.-G. VAN DEN HOUT

## Sommaire du vendredi 1<sup>er</sup> février 1929

Victor Hugo

Le vote des femmes aux élections provinciales

La sérénité du sentiment esthétique

Les apostasies à Vienne

Un grand poète bénédictin : Dom A. M. Achard

Après dix ans

La grande pitié de l'Eglise d'Espagne

André Bellessort

Joseph Hanquet

Mgr C. Sentroul

D<sup>r</sup> Joseph Eberlé

Jean Soulatrol

Th. Van Tichelen

Giovanni Hoyois

Les idées et les faits : Chronique des idées : La question romaine, Mgr J. Schyrgens.  
France. — Angleterre.

Bruxelles : 11, boulevard Bischoffsheim

Tél. : 220,50. Compte chèque postal : 489,16.

# CRÉDIT ANVERSOIS

SOCIÉTÉ ANONYME

SOCIÉTÉ ANONYME

SIÈGES :

ANVERS : 36, Courte rue de l'Hôpital

BRUXELLES : 30, Avenue des Arts

175 Succursales et Agences en Belgique

FILIALES :

à PARIS

20, rue de la Paix

à LUXEMBOURG

55, boulev. Royal

BANQUE - BOURSE - CHANGE

## Régie Autonome de "PATRIA"

(Société Coopérative)

23, rue du Marais, BRUXELLES

Télé. honnes :  
N° 234.00-151.21

Bureaux :  
de 9 h. à 12 h. et de 14 h. à 18 h.

## THÉÂTRE PATRIA

700 Places assises

Scène spacieuse avec grand choix de décors nouveaux

## Salle des Conférences (SALLE BLANCHE)

1<sup>er</sup> étage. Accès facile et indépendant

Estrade et installation pour projections lumineuses, 225 fauteuils

## Locaux spacieux et confortables

pourvus de tous les perfectionnements  
d'installation, de chauffage et d'éclairage,  
p<sup>r</sup> assemblées, représentations théâtrales,  
concerts, réunions, fêtes de famille, etc.

La Régie autonome de Patria se charge du service de location  
des places, impression des cartes et programmes, affiches, etc., ainsi  
que de la décoration et de l'ornementation florale. Publicité.

## SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL :

Capital . . . fr. 400 000 000.—

Réserves . . . fr. 504,657,742.94

Total . . . fr. 904,657,742.94

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en  
province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de  
375 villes et localités importantes du pays.

## Algemeene Bankvereniging en Volksbank van Leuven

SOCIÉTÉ ANONYME

Siege social : Rue de la Monnaie, 9, LOUVAIN

Capital : 200,000,000 francs

Toutes opérations de banque, de bourse et de change

## La revue catholique des idées et des faits

## SOMMAIRE

Victor Hugo

Le vote des femmes aux élections provinciales

La sérénité du sentiment esthétique

Les apostasies à Vienne

Un grand poète bénédictin : Dom A. M. Achard

Après dix ans

La grande pitié de l'Eglise d'Espagne

Les idées et les faits : Chronique des idées : La question romaine, Mgr J. Schyrgens. — France. — Angleterre.

André Bellessort

Joseph Hanquet

Mgr C. Santroul

D<sup>r</sup> Joseph Eberlé

Jean Soulairol

Th. Van Tichelen

Giovanni Hoyois

## La Semaine

On a commémoré, en Hollande, le 350<sup>me</sup> anniversaire de l'Union calviniste d'Utrecht qui répondait, le 23 janvier 1579, à l'Union catholique d'Arras conclue le 6 janvier de la même année. Que la Hollande officielle et protestante célèbre cette date à laquelle on peut, d'une certaine manière, faire remonter l'indépendance politique des Provinces-Unies et la protestantisation définitive du pays, on le comprend sans peine. Les catholiques hollandais, par contre, doivent être assez embarrassés...

En marge des cérémonies officielles s'est tenue, à Utrecht même, une réunion où le fléau contemporain qui a nom : nationalisme, s'est donné libre cours. La déchristianisation de l'Europe a enlevé le primat au facteur religieux pour le conférer à la langue et à la race. Et la passion nationaliste, qui veut grouper les individus d'une même race, prétend se nourrir d'histoire. Mais de quelle histoire!

Un certain professeur Gerritson magnifia à Utrecht, l'idéal de Guillaume le Taciturne qui rêva la réunion de toutes les provinces des Pays-Bas. « Mais l'Union générale avorta par la trahison de la Wallonie, trahison qui se répéta en 1830 et qui démontre que dans toute communauté politique néerlandaise la Wallonie est un élément destructif, qui doit être repoussé, avant que jamais la pax neerlandica ne règne dans le Delta néerlandais... »

Le pauvre diable oublie de dire que si l'Union d'Utrecht s'était stabilisée, nous serions à l'heure actuelle complètement protestantisés. La vérité, c'est que les Pays-Bas furent déchirés par l'hérésie. Si la pax neerlandica ne règne pas et ne régnera jamais, c'est à la Réforme qu'on le doit. En ces temps-là, heureusement, le facteur religieux l'emportait encore sur le facteur national, nationaliste plutôt. Et si Gand, Ypres, Bruges, Anvers et Liège, qui s'étaient affiliés à l'Union d'Utrecht, n'en avaient été arrachés par Alexandre Farnèse, ce général italien au service de Philippe II, toute la Flandre serait calviniste.

Depuis 1579, les Pays-Bas du Nord et les Pays-Bas du Sud, ces deux tronçons de l'ancienne « commune patrie », se sont développés dans des voies tellement diverses que les différences et les oppositions sont allées croissant et s'aggravant. Il suffit d'avoir résidé quelque temps en Hollande, dans la Hollande d'au-dessus du Moerdijk, pour avoir compris combien un Belge, un Flamand, est « loin » de ces gens-là. C'est que près de quatre siècles de protestantisme — la religion restée et restera toujours l'élément principal dans la formation d'une mentalité nationale — ont fait leur œuvre. On a beau parler la même langue en Flandre et en Hollande, on ne se comprend pas et on ne se comprendra jamais plus. Et voilà pourquoi les élucubrations d'un professeur Gerritson sont plus drôles que dangereuses. Quand il s'écrit avec emphase, s'adressant aux quelques fous de chez nous qui assistaient à cette séance de l'Algemeen Nederlandsch Verbond à Utrecht: « Apportez aux vôtres, la réponse de la jeune génération du Nord qui, par-dessus son propre passé séparatiste, entend reprendre l'esprit original de l'Union d'Utrecht et par delà l'union, l'esprit de la Pacification de Gand », ce piètre professeur oublie qu'on ne remonte pas le cours de l'histoire. Le pourrait-on d'ailleurs que la Flandre, livrée à l'esprit original de l'Union d'Utrecht, verrait ce qu'elle a vu de 1579 à 1585: la plus odieuse des persécutions calvinistes...

Ledit Gerritson, y est allé aussi d'un parallèle entre la tyrannie

espagnole sur les Pays-Bas et... la tyrannie belge sur la Flandre. Rien que cela!... Le bon apôtre! Son nationalisme l'affola jusqu'à lui faire dire que la Hollande ne pourrait dédaigner dans une révolution flamande antibelge, ce qu'elle célèbre et exalte dans la révolution antiespagnole de ses pères...

A côté de ce pathos lyrique, de ce verbiage fantaisiste, il y a la réalité. Si nous sommes bien informés, les activistes qui rient de Hollande à la faveur de la loi d'amnistie reviennent convaincus qu'une union de la Flandre et de la Hollande est impossible et d'ailleurs indésirable. Tiens, tiens! L'exil — si on peut dire — de ces malheureux aura comporté sa leçon de choses. Pleins de chimères linguistiques, raciques et culturelles, comme tant de pauvres cervelles flamandes le sont en ce moment, ces bougres rapportent de leur séjour chez « les frères de race » la conviction que ces frères sont bien moins frères qu'il n'y paraissait de loin. Tant mieux! Voilà du moins un bon résultat d'une lamentable aventure. D'ailleurs, les populations flamandes, celle d'Anvers en particulier, qui, en 1914, ont dû fuir en Hollande devant l'envahisseur, en sont revenues avec des sentiments qui n'ont rien de commun avec l'amour fraternel même le plus froid.

Nous croyons donc que le pannéerlandisme n'est pas dangereux. On ne nous aime guère au delà du Moerdijk et... nous ne sommes pas en reste. Que dans la Hollande méridionale, en majorité catholique — et jusqu'à la veille de la guerre plutôt dédaignée par la Hollande protestante — certains esprits caressent l'espoir d'une union de ces provinces catholiques avec la Flandre catholique et d'une Fédération des provinces flamandes catholiques et des provinces flamandes protestantes formant une grande Néerlande où le catholicisme compterait plus qu'il ne compte aujourd'hui en Hollande, ce n'est là qu'un rêve... et un rêve absurde.

Mais voilà, la grande folie contemporaine, le culte exagéré de la langue, de la race et de la culture, fait s'imaginer que ces facteurs-là rapprochent davantage que la disparité de religion et la différence de génératrices historiques ne séparent. Folie qui risque de causer encore pas mal de troubles en Europe...

♦ Il a été beaucoup parlé du Kaiser cette semaine. Le triste sire est sorti de la guerre complètement dégoûté. Ni caractère, ni dignité. Les Hohenzollern ont fini lamentablement dans le ridicule. Pendant la guerre Lloyd George parlait de pendre haut et court Guillaume II. Comme bien d'autres « promesses », celle-là non plus ne fut pas tenue. Et il est permis de penser que c'est tant mieux. L'humiliation est plus grande et le châtiement plus sévère. Non pas pour lui, sans doute, qui semble n'avoir jamais rien compris à rien, pas même au rôle qu'il joua, mais pour son peuple : de voir se révéler aussi nul celui qui fut le maître et l'idole sur lequel ses sujets s'étaient et avaient été si lourdement trompés, doit atteindre tout patriote allemand bien plus loin que ne l'eût atteint un Kaiser pendu, ou prisonnier, ou tué en cette journée du 9 novembre qui mit à nu sa lamentable indigence morale.

Quelle humiliation pour une grande nation que cet étalage d'un cabotinage écœurant, d'une incapacité éclatante, d'une couardise honteuse, d'une légèreté incroyable! Et c'est cette caricature-là que pendant plus d'un quart de siècle des millions et des millions d'Allemands vénérèrent et exaltèrent? Quelle honte vraiment!

# VICTOR HUGO

## Des " Odes et Ballades ,, aux " Rayons et Ombres ,, <sup>(1)</sup>

Un matin de 1822, M. Mennechet, lecteur de Louis XVIII, passant par la place du Palais-Royal, aperçut à la vitrine du libraire Pélicier un livre qui venait de paraître, intitulé *Odes et Poésies diverses*. Comme le roi était grand amateur de vers, il l'acheta. C'était un pauvre livre in-18 imprimé sur du papier gris en caractères de rebut, un de ces livres dont on sent immédiatement que l'auteur peu fortuné en a fait les frais : « La couverture trop étroite, était ornée d'un dessin figurant un vase couronné de serpents qui voulaient sans doute être les serpents de l'Envie, mais qui semblaient plutôt être les couleuvres d'une pharmacie s'échappant de leur bocal. » Louis XVIII dit : « C'est mal fagoté. » Puis il se le fit lire. Puis il le lut et l'annota même de sa main, réprouvant çà et là quelques audaces. L'*Ode sur la mort du duc de Berry* lui parut la meilleure et il écrivit *superbe* en marge de la strophe qui lui était consacrée :

Monarque en cheveux blancs, hâte-toi, le temps presse;  
Un Bourbon va rentrer au sein de ses aïeux;  
Viens, accours vers ce fils, l'espoir de ta vieillesse,  
Car ta main doit fermer ses yeux.

Le vieux roi accorda bientôt au jeune poète une pension de mille francs sur sa cassette. Ce jeune poète était Victor Hugo. Il avait vingt ans. Son nom n'était pas inconnu du public qui s'intéresse à la poésie. Mentionné au concours de l'Académie française, académicien des Jeux Floraux, il avait publié des vers, des articles de critique et même une longue nouvelle, *Bug Jargal*, dans une revue, le *Conservateur littéraire*, qu'il avait fondée avec son frère Abel. Chateaubriand avait en l'idée de l'attacher à son ambassade de Londres. Lamartine, tout rayonnant du succès des premières *Méditations*, était allé le voir. Il avait été reçu par une femme « grave, triste, affairée », qui lui ouvrit « une salle basse au fond de laquelle un adolescent studieux, d'une belle tête lourde et sérieuse, écrivait ou lisait ». Il aurait aussi bien pu le trouver bêchant le jardin ou passant dans la couleur un lainage ou une soierie, car M<sup>me</sup> Hugo, qui devait mourir subitement quelques mois plus tard, tenait de très près ses deux plus jeunes fils et les mettait aux besognes du ménage. Victor en gardera le goût : il se faisait volontiers teinturier, tapissier et même ébéniste. Lamartine admira ce front large, ces yeux pleins de feu et charmants, ce sourire confiant, pur, presque virginal. L'adolescent était très réservé; mais sa réserve couvrait une immense ambition. « Je veux être Chateaubriand ou rien », avait-il écrit sur un de ses cahiers; et sa mère lui avait appris qu'une volonté ferme est bien puissante.

Depuis déjà sept ans il fait des vers. D'où sort-il? Du peuple, comme il le proclamait lui-même dans une Épître de 1818. Mes jours, dit-il,

Dans une humble roture ont commencé leur cours.

Son père Joseph-Léopold-Sigisbert, le futur général, était fils de menuisier, petit-fils de cultivateur; sa mère, Sophie Trébuchet, fille d'un ancien matelot qui avait obtenu le diplôme de capitaine au long cours. Plus tard, le général ayant rapporté d'Espagne un vague titre de comte, ses fils émirent la prétention de se rattacher à la noble famille lorraine des Hugo, par bonheur éteinte.

(1) Conférence prononcée à la tribune des Conférences Cardinal Mercier, à Bruxelles.

Abel, la mort de son père, prit le titre de comte; le cadet Eugène de vicomte; Victor, de baron. Lorsque Eugène mourra, Victor deviendra vicomte et le restera jusqu'à la Révolution de 1848. Il tenait d'autant plus à cette noblesse qu'elle lui fournissait un nouveau mérite en lui donnant l'occasion d'affirmer son absolu dédain des titres nobiliaires. Ce n'était pas sa faute, à lui qui préférait les armes aux armoiries, s'il descendait de Georges Hugo, capitaine du duc René II de Lorraine. Et c'était encore moins la faute dudit capitaine! Mais au moment où il publie ses premières *Odes*, aux frais d'Abel, il n'est encore qu'un pauvre roturier, fils de la Révolution et de l'Empire.

Ses parents avaient vécu en très mauvaise intelligence et s'étaient séparés depuis cinq ou six ans. Le général, trois semaines après la mort de celle qu'il n'appelle plus que M<sup>me</sup> Trébuchet, et qu'il abhorre, épousera une maîtresse qu'il a connue à l'île d'Elbe et qui ne l'a pas quitté. C'est un soldat brave avec un tempérament qui le rendait insupportable à sa femme et des goûts littéraires qui se sont manifestés par un livre de *Mémoires* intéressant et par un roman et des vers exécrables. Victor Hugo est un des rares grands écrivains qui semble devoir plus à son père qu'à sa mère. De celle-ci autoritaire, vaniteuse, sans imagination, d'humeur violente, il tiendra peut-être son amour de l'argent, ses soucis ménagers, son habitude du livre de comptes, son autoritarisme. Elle était morte en s'opposant à son mariage, et le jeune homme écrivait à sa fiancée : « Ce sera une grande leçon pour moi un jour que cette erreur de ma mère. » Quarante ans plus tard, il s'opposera aussi durement au mariage de sa fille Adèle qui s'échappera de sa maison et y reviendra folle.

Les trois fils de M<sup>me</sup> Hugo adoraient leur mère, mais ils conservaient à l'égard de leur père des sentiments d'affection et de respect, bien qu'elle ne se fit pas faute de les prendre à témoin de l'inconduite du général et qu'elle ne leur cachât pas que, si elle les surveillait avec rigueur, c'était par crainte de les voir tourner aussi mal que lui. Victor semble en avoir contracté une sorte de puritanisme que la vie et les tentations mirent assez longtemps à user. Mais M<sup>me</sup> Hugo n'avait donné à ses enfants aucune éducation religieuse. Lorsqu'elle s'était mariée, les églises étaient fermées, et ni son mari ni elle ne tenaient à la bénédiction du curé. On se demande où Victor a été baptisé et même s'il l'a été. Quant aux idées politiques, il faut renoncer à voir dans M<sup>me</sup> Hugo la Vendéenne que son fils a chantée, la brigande de quinze ans en fuite à travers le Bocage comme M<sup>me</sup> de La Rochejaquelein, l'héroïne qui sauva douze prêtres dans l'espace d'un jour. Cette Bretonne détestait Napoléon parce qu'il lui avait pris son mari, parce qu'il lui avait fusillé son ami, le général Lahorie, et parce qu'il pourrait fort bien lui ravir ses fils. Le général, lui, que la Restauration confirma dans son grade et nomma en 1825 lieutenant général honoraire, avait été beaucoup plus attaché au roi Joseph qu'à l'Empereur qui ne lui avait jamais pardonné son amitié pour Moreau. Ni chez l'un ni chez l'autre, aucune chaleur monarchique. Mais en pension, au collège, dans les maisons que fréquente leur mère, les enfants rencontrent l'horreur de la Révolution et l'attachement aux pratiques religieuses. Victor Hugo se dit de très bonne foi royaliste et catholique. Il se confessa à Lamennais. Si nous l'en croyons, Lamennais, voyant que tous ses péchés n'étaient que des scrupules excessifs, remplaça les confessions par des causeries. Quel étrange confesseur que Lamennais!

En fait de piété, il a surtout pratiqué la pitié filiale. Aucun poète n'a exprimé plus constamment son amour pour ses parents.

Etant petit, j'ai vu quelqu'un de grand, mon père.

On sait avec quelle éloquence il a regretté que le nom du général Hugo ne fût pas inscrit sur l'Arc de Triomphe. En 1844, il note précisément que le duc de Saxe-Weimar lui a dit, à Saint-Cloud : « Monsieur Victor Hugo, vous avez un vaillant père... J'étais en 1814 devant Thionville qu'il a admirablement défendu. Il a publié un Journal de ce siège qui est un excellent livre et que j'ai dans ma bibliothèque, près des vôtres. » Hugo ressentit à l'entendre la même joie, le même orgueil que le père eût éprouvé si l'on lui avait ainsi parlé de son fils. Les vers où il a déposé et embaumé le souvenir de sa mère jettent dans son œuvre le doux éclat d'un reliquaire de vieil or. Je ne connais rien de plus émouvant que le passage des *Contemplations* où, se rappelant son image, il s'interrompt et prononce ce vers :

Je vous baise, ô pieds froids de ma mère endormie!

\* \* \*

Comment avait-il été préparé à cette profession des lettres que, malgré son père, il avait choisie? Il nous dira dans une pièce célèbre que son meilleur maître fut le jardin des Feuillantines. Au fond de ses souvenirs d'enfance ce jardin brille comme un Corot de rêve. Il est probable que ce fut pour une raison de santé ou d'économie que M<sup>me</sup> Hugo, qui était insensible à la nature, préféra garder ses enfants près d'elle plutôt que de les mettre au collège. Paris lui doit de posséder un petit coin sacré de plus. On a tout démoli; mais nous savons l'emplacement de ce jardin merveilleux où le petit Hugo contemplant les fruits, les bois, les étoiles, tout ce que, le soir venu, il revoyait dans son Virgile comme dans un miroir. Il n'oublia jamais les Feuillantines. Pendant le siège de Paris, au retour de son long exil, il voulut voir la rue qu'on y avait percée et il faillit y recevoir une bombe. Le poème de l'*Année terrible*, où il a consigné le fait, est sa dernière mention, je crois, de ce jardin et de ce bois dont les lieux étaient « surnaturelles ».

Mais la condition d'enfant de troupe lui fut encore plus profitable.

J'errai, je parcourus la terre avant la vie.

Il nous dit-il dans une de ses *Odes*. En 1807, M<sup>me</sup> Hugo alla rejoindre son mari en Italie. Victor avait cinq ans, l'âge où les images commencent à se graver dans notre mémoire.

Le haut Cenis, dont l'aigle aime les rocs lointains,  
Entendit, de son ancre où l'avalanche gronde,  
Ses vieux gaçons crier sous mes pas enfantine.

Dans les Apennins un chevrier, qui venait de tuer un aigle, pluma l'oiseau impérial, en fit rôtir les cuisses, et le futur auteur de *Ruy Blas* en mangea. De ce voyage en Italie, il se rappelait des routes bordées de tronçons humains, cadavres de bandits exposés en exemple, l'éblouissement de Rome, l'azur de Naples, le palais de marbre d'Avellino où le général les attendait en grand uniforme de gouverneur.

Ce n'est rien à côté des souvenirs que lui laissa l'Espagne. En 1811, le général fait venir à Madrid sa femme et ses enfants. Le jour où ils franchirent la frontière compte pour la poésie française. Irún étonna ce petit bonhomme « élevé dans l'acajou de l'Empire », par ses maisons noires, ses balcons de bois, ses portes fastueuses. Il aperçut de loin un énorme diamant, le golfe de Fontarabie; et cela nous valut, dans la suite, ces deux vers surprenants :

Le poisson qui rouvrit l'œil mort du vieux Tobie  
Se jour au fond du golfe où dort Fontarabie.

Que fait-il là, ce poisson voyageur? Il apporte au poète une rime aussi riche qu'imprévue. On peut dire qu'elle vient de loin. Mais on admire l'harmonie de ces deux vers avec leur note grave de *mort* et de *dort* qui tombe au même endroit. La première halte était Ernani. M<sup>me</sup> Hugo trouvait le pays triste et laid. L'enfant, qui avait son jugement à lui, était ravi de toutes ces maisons aux blasons sculptés sur leur fronton. « Elles portaient aussi fièrement leurs balcons rustiques que leurs armoiries. » Au sortir des sinistres défilés de Pancorbo, les ruines où l'on s'arrêta se nommaient Torquemada. A Madrid, ce fut le palais Masserano et sa galerie de portraits transportée plus tard dans le drame de *Hernani*; puis le

Collège des Nobles, les méchants camarades dont les noms furent donnés aux pires coquins de *Ruy Blas*, de *Lucrèce Borgia* ou d'*Angelo*, et le portier qui fit une belle carrière en France sous le nom de Quasimodo. Victor Hugo nous dira que la langue espagnole était faite pour sa voix. Toute l'Espagne s'accordait à sa nature, par sa grandesse autant que par sa grandeur, par son emphase autant que par son éloquence, par son art réaliste et macabre, par son humour pleuresque autant que par sa chevalerie et sa galanterie précieuse. L'avouerai-je? Telle pièce de Hugo, dont on déplore la faiblesse de pensée, me rappellera « cette misère espagnole qui a des balcons de fer ouvré comme le Louvre et des armoiries sur lames de marbre comme l'Escorial ». Assurément l'enfant ne sentit pas tout cela. Mais songez au nombre de souvenirs que l'Espagne lui a laissés : cette partialité de la mémoire est une sûre indication. Malgré l'hostilité des camarades, malgré le silence chargé de haine des maisons où les Français pénétraient et le vide qui s'y faisait instantanément, l'Espagne fut pour lui la révélation d'une vie aussi belle qu'un rêve.

Je rêvais comme si j'avais durant mes jours  
Rencontré sur mes pas les magiques fontaines  
Dont l'onde enivre pour toujours...  
Mes souvenirs germaient dans mon âme échauffée,  
J'allais, chantant des vers d'une voix étouffée  
Et ma mère en secret observant tous mes pas,  
Pleurer et souriait, disant : « C'est une fée  
Qui lui parle et qu'on ne voit pas. »

Un jardin, un peu d'Italie, beaucoup d'Espagne; ajoutons à ces éléments de formation le latin appris de très bonne heure comme on devrait l'apprendre et comme on l'apprenait autrefois (1); quelques années passées dans une institution qui conduisait ses élèves à Louis-le-Grand et où il obtint un cinquième accessit de physique au Concours général sur la *Théorie de la rosée*, le plus poétique sujet qu'on pût lui proposer avec celui du tonnerre et des volcans; enfin un commencement de préparation à Polytechnique. Il est bon de noter que, s'il n'aimait pas plus les mathématiques que la musique, il s'intéressait aux sciences et déjà peut-être à l'astronomie.

Tel était le jeune homme dont Louis XVIII lisait le premier livre de vers. Tout en lui commande la sympathie et même le respect. Il a conscience de sa valeur, ce qui n'exclut pas la modestie. Il est convaincu qu'une belle âme et un beau talent poétique sont presque toujours inséparables. Et tous ceux qui l'approchent n'élèvent pas plus de doutes sur la beauté de son âme que sur son talent. Ses lettres à sa fiancée sont ravissantes. Il lui écrivait : « Je ne suis point accoutumé à solliciter des autres de l'attention pour ce que je fais. C'est une pudeur que tu ne peux manquer de comprendre. » Il lui écrivait : « Que ne connais-tu mon caractère! Que n'as-tu entendu même les railleries dont j'étais, il y a bien peu de temps, l'objet, parce qu'à des gens qui m'avaient demandé si je ne tuerais pas ma femme surprise en adultère, j'avais répondu simplement que ce serait moi que je tuerais. » Quand, après avoir lu ces lettres, on lit la pièce des *Feuilles d'automne* : *O mes lettres d'amour, de vertu, de jeunesse...*, on s'explique la mélancolie du poète et que l'homme rougisse presque devant le tout jeune homme qu'il était.

O temps de rêverie et de force et de grâce!  
Attendre tous les soirs une robe qui passe!  
Baiser un gant jeté!  
Vouloir tout de la vie, amour, puissance et gloire!  
Être pur, être fier, être sublime et croire  
A toute pureté!

\* \* \*

L'âme était très belle. Que valait le talent poétique? Cette même année, Vigny, un des témoins de son mariage, publiait *Moïse* et *Eloa*. Deux ans auparavant Lamartine avait donné des *Méditations*. Les *Odes* n'ont ni la valeur spirituelle et sentimentale des *Méditations*, ni l'originalité intellectuelle et dramatique d'*Eloa* ou de *Moïse*. On pouvait se dire en fermant le livre de Lamartine : « Il y a là une âme; » en fermant celui de Vigny : « Il y a là une

(1) Je doute un peu qu'il ait lu Tacite à huit ans. Mais on nous dit la même chose d'Agrippa d'Aubigné. Du reste, il n'importe guère. Les Latins ont eu une grande influence sur lui. Il appartient à la famille des Tacite et des Juvénal et aussi, par certains beaux endroits de son génie, de Virgile. Et à douze ou treize ans, il savait bien plus de latin qu'un bachelier d'aujourd'hui.

pensée », mais en fermant les *Odes*, on devait se dire : « Quelle habileté ! Quel art ! Quelle imagination ! C'est un beau départ ». Notez que Hugo est le plus jeune des trois. Notez aussi que Lamartine est un jeune diplomate ou aspirant diplomate qui fait des vers quand cela lui chante ; que Vigny est un jeune officier qui fait des vers dans les loisirs de sa vie de garnison, tandis que Hugo, lui, dès l'âge de seize ans, a pris résolument le métier d'écrivain. « Je voudrais, écrit-il à sa fiancée, t'inspirer de l'estime pour cette grande et noble profession des lettres. » Sans aucune fortune, il en attend sa subsistance. Depuis la mort de sa mère, il vit sur un budget de sept à huit cents francs par an, et la pension royale qu'on lui fait espérer lui permettra de se marier. On lui demande des semaines de patience ; ce sont pour lui des siècles de souffrance. Il convient donc qu'il apprenne son métier. Il ne doit pas dépendre de l'inspiration ; c'est l'inspiration qui doit dépendre de lui. Il faut que cette maîtresse capricieuse devienne une docile servante. Pendant quatre ans il remplit, sous son nom et sous dix pseudonymes, les colonnes du *Conservateur littéraire*. Ce qu'il lit et emmagasine est prodigieux. Voilà ce qu'il est bon de ne pas oublier quand on ouvre les *Odes*, non plus seulement le pauvre volume mal imprimé de 1822, mais le recueil complet des *Odes et Ballades* de 1828 : nous avons là un artiste qui fait des études », un forgeron de la forge d'Apollon qui apprend à forger.

Le caractère volontaire de cette poésie est très frappant, ne serait-ce que dans les sujets traités. Les  *Vierges de Verdun*, le *Rétablissement de la statue d'Henri IV*, la *Mort du duc de Berry*, le *Baptême du duc de Bordeaux*, la *Guerre d'Espagne*, les *Fantômes de Louis XVIII*. Le rôle du poète est de célébrer tout ce qui intéresse la communauté : l'érection d'une statue, une guerre, une mort, un incident diplomatique, comme l'insolence de l'ambassadeur autrichien qui dicta au jeune poète son *Ode à la colonne*. Cette conception n'était pas neuve : Pindare et Horace, Ronsard et Malherbe l'avaient eue. Mais, si Lamartine et Vigny exaltaient la mission du poète, ils se tenaient en dehors de l'événement du jour, du fait divers. Hugo, au contraire, s'en emparait. L'actualité était un des moyens de s'imposer. A côté de ces sujets, il y a ceux que ses lectures lui ont inspirés et qu'à la rigueur il aurait pu traiter en vers latins, les uns plus oratoires dont il a fait des *Odes*, les autres plus narratifs, dont il a fait des *Ballades* : *Moïse sur le Nil*, la *Fille d'O-Taïti*, le *Chant de l'arène*, l'*Antéchrist*, *Un Chant de fête de Néron*, le *Sylphe*, la *Fiancée du timbalier*, la *Ronde du Sabbat*, la *Fée et la Péri*. Cette poésie parut bien moins artificielle aux contemporains qu'elle ne nous le paraît à nous : les châtelaines, les pages, les tournois, les sorcières, les géants et les nains jouissaient d'un tendre renouveau. Lamartine n'en usait pas ; Vigny en usait peu ; Hugo, plus sensible au goût du public, plus homme de lettres, et aussi plus imitateur de Chateaubriand qui avait ressuscité la décadence romaine et le moyen âge, ne perdait aucune occasion de s'essayer sur les thèmes en vogue.

Il le faisait dans une langue ferme, nerveuse, éclatante, aussi supérieure à la langue fluide et chargée d'impropriétés de Lamartine qu'à celle de Vigny si souvent embarrassée et gauche. Mais ce qui, s'il avait disparu à cette époque, eût assuré la vie des *Odes et Ballades*, c'est la qualité des vers. Il y en avait qu'on eût dit frappés par le Corneille de l'*Imitation*, de ces vers sans épithètes qui tombent du rameau où le soleil et la sagesse les ont mûris. Il y en avait d'aussi splendides que les plus splendides de Ronsard

J'aimai les fiers coursiers aux crinières flottantes  
Et l'épéron froissant les rauques étriers...  
Et les vieux bataillons qui passaient dans le villes  
Avec leur drapeau mutilé.

Et les dragons mêlant sur leur casque gepide  
Le poil taché du tigre aux crins noirs des coursiers.

Il y en avait qui, on ne sait pourquoi, — mais c'est une des vertus de la poésie pure, — se fixaient à jamais dans la mémoire

Mes sœurs, l'onde est plus fraîche aux premiers feux du jour.  
Dors-tu ? Réveille-toi, mère de notre mère...

Ce n'est point à dire que beaucoup ne sentissent encore le dix-huitième siècle, Jean-Baptiste Rousseau et Lebrun Pindare. Mais la force du poète se manifestait dans son aisance à soulever « la strophe par la strophe incessamment suivie » (1). Les images

(1) L'*Ode sur le génie*, adressée à M. de Chateaubriand, est étonnante. Les voyages de René s'y trouvent résumés dans de longues strophes qui ne rabissent aucune fatigue.

n'étaient pas encore très neuves ni même toujours cohérentes. En revanche, la variété des rythmes était telle qu'il semblait que Hugo s'était proposé de les éprouver tous. Sa maîtrise technique allait jusqu'au tour de force. Il faisait faire des exercices de haute école au cheval ailé. Déjà, en 1825, la *Ronde du Sabbat*, avec ses strophes de neuf vers et ses vers de cinq pieds sur des rimes triplées, produisait un effet de sorcellerie poétique. En 1828, la *Chasse du Burgrave*, la *Chanson du fou*, dans *Cromwell*, et le *Pas d'armes du roi Jean* sont les plus étranges joyaux peut-être de la versification française. La *Chasse du Burgrave* et la *Chanson du fou*, où le vers de huit pieds est suivi d'un vers monosyllabique, ont le mérite et le défaut des acrobaties ; on admire, mais on demande grâce. Il est difficile de supporter seulement dix strophes comme celles-ci :

C'est surtout quand la dame abbesse  
Baisse  
Les yeux que son regard charmant  
Ment  
Son cœur brûle en vain dans l'enceinte  
Sainte.  
Elle en a fait à Cupidon  
Don...

Mais le *Pas d'armes*, tout en vers de trois pieds, déroule à nos yeux une série d'enluminures entremêlées d'eaux-fortes. Le gentilhomme guerrier qui veut assister au *Pas d'armes* du roi Jean arrive devant la capitale.

Cette ville  
Aux longs cri-  
Qui profile  
Son front gris  
Des toits frêles  
Cent tourelles  
Clochers grêles  
C'est Paris.

Il entre et parvient jusqu'au bord de la Seme

Un maroufle  
Mis à neuf,  
Joue et souffle,  
Comme un bœuf.  
Une marche  
De Luzarche  
Sur chaque arche  
Du Pont Neuf.

Le tournoi, la mort d'un des combattants, son cortège, la tristesse de Mme Isabeau, et la hâte du gentilhomme à retourner chez lui : autant de tableaux. Quand il aura regagné son manoir, son moine Augustin couchera par écrit toutes ses prouesses

Un vrai sire  
Châtelain  
Laisse écrire  
Le vilain ;  
Sa main digne  
Quand il signe  
Egratigne  
Le vilin.

On n'est pas tenu de dire avec le poète anglais Swinburne que ces réussites métriques « sont pour qui les pénètre une source de délices toujours renouvelée » ; mais aucun de ceux qui aiment les vers, et qui goûtent jusque dans les poésies les plus obscures la rareté et la sonorité des rimes, les allitérations et tous les savants artifices, n'hésitera à proclamer grand artiste l'écrivain capable d'égrener trente-deux strophes pareilles.

Il avait vingt-six ans. L'année suivante, 1829, la poésie française s'illumina des *Orientales*. La préface, haute en couleur, sonnait comme une déclaration de guerre. Ne demandez pas au poète qui lui a inspiré de s'aller promener en Orient pendant tout un volume : il est libre de sa fantaisie. D'ailleurs il est temps que l'Orient remplace l'antiquité classique, et que le moyen âge se substitue au siècle de Louis XIV. Les événements de la Grèce avaient ramené l'attention sur Constantinople ; Byron avait mis à la mode les turqueries ; Chateaubriand avait rajeuni le roman hispano-mauresque, et le jeune poète à la tête pleine de son voyage dans cette Espagne qui est encore l'Orient.

... Si jamais enfin je vous revois,  
Beaux pays dont la langue est faite pour ma voix  
Dont mes yeux aimaient les campagnes  
Bords où mes pas d'enfants suivaient Napoléon.  
Portes villes du Cid ! O Valence ! ô Léon !  
Castille ! Aragon ! mes Espagnes !

Je ne veux traverser vos plaines, vos cités,  
Franchir vos ponts d'une arche entre deux monts jetés,  
Voir vos palais romains ou maures,  
Votre Guadalquivir qui serpente et s'enfuit  
Que dans ces chars dorés qu'empressent de leur bruit  
Les grelots des mules sonores.

Hugo écrivait dans une nouvelle édition des *Orientales* : « Le terrain le plus vulgaire gagne un certain lustre à devenir champ de bataille. Austerlitz et Marengo sont de grands noms et de petits villages. » Les *Orientales*, faites en une année de bonheur avec ses souvenirs d'Espagne, ses lectures et des couchers de soleil parisiens, sont le Marengo ou l'Austerlitz de la poésie romantique. Avec elles triomphaient l'exotisme, le pittoresque, tout un côté du moyen âge qui touchait aux Croisades et l'attrait voluptueux de la légende hispano-mauresque. Mais ce livre extraordinaire semble aujourd'hui mort de sa victoire. La plupart des pièces ont autant vieilli que les *Odes*, peut-être davantage. Cependant le génie du poète y grandit. Ses rythmes ont encore gagné en variété sous l'influence de Sainte-Beuve qui lui a révélé la *Pléiade* et Ronsard. S'il ne recommence par des *Pas d'armes* ou des *Chasses de Burgrave*, il s'amuse à faire les *Djinnis*, qui sont comme une réplique de la *Ronde du Sabbat*. Les puissances mauvaises de la nuit, l'horrible essaim des vampires et des dragons approche, passe sur la ville et s'enfuit. Le poète a imaginé de nous rendre leurs approches, leur passage et leur fuite par des strophes de vers qui vont des vers de deux pieds jusqu'aux vers de dix pieds et qui, arrivés là, redescendent aux vers de deux pieds (1). C'est le dernier exercice de ce genre que nous trouvons dans son œuvre. Il fera plus tard quelque chose de plus difficile : il saura nous donner la sensation du bruit qui naît, s'enfle, puis diminue, s'éloigne, expire, en se servant du seul alexandrin.

Il y avait beaucoup mieux dans les *Orientales*. Périphrases, inversions, épithètes usagées, images et comparaisons fatiguées : son imagination achevait de briser le moule conventionnel de la poésie pseudo-classique. Alors que Lamartine va encore chercher le symbole de l'inspiration dans l'histoire mythologique de Ganymède enlevé par un aigle et déposé au milieu des dieux, Hugo, lui, attache le poète sur le cheval sacré comme Mazeppa sur l'étalon sauvage ; et la comparaison devient un drame. Ailleurs, elle devient un tableau. Le calife Nourreddin, dont Dieu lui-même remplit de félicités la coupe d'or où il trempe ses lèvres, n'est point à l'abri de la tristesse ; et parfois une pensée soudaine glace sa grandeur taciturne.

Telle en plein jour parfois sous un soleil de feu,  
La lune, astre des morts, blanche au fond d'un ciel bleu,  
Montre à demi son front nocturne.

Je ne cite que pour mémoire l'*Enfant grec* qui n'a contre lui que d'avoir été trop répété. La pièce est une petite merveille d'inspiration populaire mise en œuvre par l'imagination d'un grand poète. Et quelle gaieté dans cette évocation de Salamanque :

Salamanque en riant s'assied sur trois collines,  
S'endort aux sons des mandolines  
Et s'éveille en sursaut aux cris des écoliers!

Et quelle harmonie dans ce *Clair de lune* imité de Byron :

La lune était sereine et jouait sur les flots.  
La fenêtre enfin libre est ouverte à la brise.  
La sultane regarde, et la mer qui se brise.  
Là-bas, d'un flot d'argent brode les noirs ilots.

De ses doigts en vibrant s'échappe la guitare.  
Elle écoute... Un bruit sourd frappe les sourds échos.  
Est-ce un lourd vaisseau turc qui vient des eaux de Cos  
Battant l'archipel grec de la rame tartare?...

Toutes ces beautés étaient en germe et même plus qu'en germe dans les *Odes et Ballades*. Mais les *Orientales* apportaient un élément nouveau à la connaissance du génie de leur auteur : c'était le *Feu du ciel*. Vigny dans son *Moïse* avait déjà interprété dramatiquement la Bible qui n'avait guère jusqu'ici fourni à nos poètes que des thèmes lyriques (2). Hugo l'interprétait à la fois en poète lyrique, dramatique et épique. Nous n'avons rien de semblable.

(1) Les vers des *Djinnis* sont jolis ; mais leur aspect typographique me rappelle les vers de Rabelais sur la dive bouteille dont les mètres sont calculés de façon qu'ils en figurent le goulot et la panse.

(2) Sauf chez Du Bartas et chez quelques poètes mineurs comme Millevoye.

Une nuée grosse de foudre va dans le ciel sous l'œil de Dieu. Elle plane au-dessus des mers. « Faut-il les dessécher? », demande-t-elle. « Non », dit la voix. Elle passe sur un golfe où une tribu chasse et pêche. « Est-ce là? », demande-t-elle. La voix lui répond de continuer son chemin. La voici sur l'Égypte. Est-ce là? Non. Sur les ruines de Babel? Non. Plus loin, encore plus loin. Enfin elle arrive à Sodome et Gomorrhe : elle éclate. Cette composition, assez élémentaire, qui découpe le sujet en tableaux suivant l'ordre géographique, chronologique ou selon la progression dramatique, Hugo l'adopte une fois pour toutes : elle sera celle de l'*Expiation* dans les *Châtiments*, des *Statues* dans les *Quatre vents de l'esprit*, de la *Conscience* dans la *Légende des siècles* et de beaucoup d'autres poèmes moins célèbres.

Mais le *Feu du ciel* est aussi la première pièce où l'imagination du poète atteint une puissance de visionnaire. Sa vision de l'Égypte a l'intensité d'une hallucination.

L'Égypte! Elle étalait, toute blonde d'opis,  
Ses champs, bariolés comme un riche tapis,  
Plaines que les plaines prolongent;  
L'eau vaste et froide au nord, au sud le sable ardent.  
Se disputent l'Égypte : elle rit cependant  
Entre ces deux mers qui la rongent.

Trois monts bâtis par l'homme au loin perçaient les cieux  
D'un triple angle de marbre et dérobaient aux yeux  
Leurs bases de cendre inondées;  
Et, de leur faite aigu jusqu'aux sables dorés,  
Allaient s'élargissant leurs monstrueux degrés,  
Faits pour des pas de six coudées,

Un sphinx de granit rose, un dieu de marbre vert  
Les gardaient, sans qu'il fût vent de flamme au désert  
Qui leur fit baisser la paupière.  
Des vaisseaux au flanc large entraînaient dans un grand port,  
Une ville g'ante, assise sur le bord,  
Baignait dans l'eau ses pieds de pierre.

On entendait mugir le simon meurtrier  
Et sur les cailloux blancs les écailles crier  
Sous le ventre des crocodiles (1).  
Les obélisques gris s'élançaient d'un seul jet.  
Comme une peau de tigre au couchant s'allongeait  
Le Nil jaune, tacheté d'îles,

L'astre-roi se couchait. Calme, à l'abri du vent,  
La mer réfléchissait ce globe d'or vivant,  
Ce monde, âme et flambeau du nôtre;  
Et dans le ciel rougeâtre et dans les flots vermeils,  
Comme deux rois amis, on voyait deux soleils  
Venir au-devant l'un de l'autre.

Ajoutez à cette vision, celles des ruines de Babel où les crocodiles ont l'air de lézards ; les palmiers pendant du front des tours, de touffes d'herbes ; les aigles et les vautours qui tournoient aux porches, d'abeilles autour d'une ruche. Ajoutez-y encore la peinture des villes damnées et de leurs temples :

Des temples où siégeaient sur de riches carreaux  
Cent idoles de jaspé à tête de taureaux ;  
Des plafonds d'un seul bloc couvrant de vastes salles  
Où, sans jamais lever leurs têtes colossales,  
Veillaient, assis en cercle et se regardant tous,  
Des dieux d'airain posant leurs mains sur leurs genoux.

Une dizaine d'années plus tard, dans son ode à l'*Arc de Triomphe des Voix intérieures*, il reviendra à l'Égypte :

Comme une mère sombre et qui dans sa fierté  
Cache sous son manteau son enfant souffleté,  
L'Égypte au bord du Nil assise  
Dans sa robe de sable enfonce enveloppés  
Ses colosses camards à la face frappés  
Par le pied brutal de Cambyse.

Ici, tout un événement historique, l'invasion de l'Égypte par Cambyse, se résume en un geste saisissant. Le poète traduit l'histoire dans de vivants hiéroglyphes dont notre imagination conserve l'empreinte. Dès les *Orientales* il est sur la route des Apocalypses. Étrange livre! Sauf une demi-douzaine de sujets, la matière nous en paraît désuète, assez fautive, quelquefois même « dessus de pendule », et je n'en connais pas qui nous apporte plus de nouveautés métriques et où se dessine davantage la future grandeur du poète. Nous pourrions lui dire : « Vous êtes maître de votre art comme aucun de vos prédécesseurs ne l'a été. Le verbe

(1) On a justement remarqué que les crocodiles n'avaient pas d'écailles sous le ventre ; mais quand ils s'avancent au milieu des pierres, on peut entendre le bruit des écailles de leurs flancs et des cailloux qu'ils déplacent.

et le nombre, vous avez tout et les prestiges de l'imagination. De quel message êtes-vous chargé? Qu'avez-vous à dire à notre esprit? Qu'avez-vous à dire à notre cœur?»

\* \* \*

Les *Feuilles d'automne* parurent au lendemain de la Révolution de 1830. C'étaient, après les éblouissements de la vie extérieure, les douceurs de la vie intime. Rappel de son enfance. (*Ce siècle avait deux ans*); une discrète allusion aux douleurs familiales (*D'ailleurs, j'ai purement passé les jours mauvais*); le souvenir de son père; son culte pour Napoléon qui, depuis l'*Ode à la colonne*, a fait des progrès, pour ce Napoléon qu'enfant il a vu

Passer grave et muet ainsi qu'un dieu d'airain (1);

d'anciennes images de son amour; une pièce adressée sans doute à sa femme qu'il a surprise en pleurs (nous savons qu'elle pleurait souvent et ignorait pourquoi); la mélancolie d'un homme qui commence à regretter sa jeunesse et quelque chose de plus.

Où donc est le bonheur, disais-je? Infortuné!  
Le bonheur, ô mon Dieu, vous me l'avez donné.

Rien de plus triste que d'avoir tout ce qu'on avait désiré et de soupirer après le temps où on ne l'avait pas. Cette note, Hugo ne la donnera pas souvent; et l'on peut, je crois, l'attribuer ici à son intimité avec la Sainte-Beuve des *Consolations*. Au point de vue de l'art, les *Feuilles d'automne* n'ajoutent rien aux *Orientales*; mais elles introduisaient dans notre poésie une nouveauté: l'amour de l'enfant, le charme du cercle de famille; et cette inspiration, que jusqu'ici nos poètes avaient ignorée, s'associait à l'idée religieuse dans la pièce *Ma fille va prier* dont la première partie est si belle et les autres si longues, quand elles ne témoignent pas d'un singulier manque de tact (2). C'est dans cette première partie que se trouve le plus bel éloge qu'il ait fait de sa femme:

Sage et douce elle prend patiemment la vie...  
Elle ne connaît pas les mauvaises pensées...  
Faux plaisirs, vanités, remords, soucis rougeurs,  
Passions sur le cœur flottant comme une écume,  
Intimes souvenirs de honte et d'amertume  
Qui font monter au front de subites rougeurs.

Prie pour moi, disait le poète à sa fille, j'en ai plus besoin qu'elle. Sa foi commençait à chanceler, et son hypertrophie d'orgueil à percer. C'est lui l'Atlas à qui les collines jalouses demandent pourquoi tant d'abîmes dans ses flancs et qui leur répond: «C'est que je porte un monde». C'est lui le jeune homme au front serein autour duquel grondent tant de jalousies, de haines envieuses, de ressentiments et de passions et qui pourrait d'un mot couvrir toutes ces voix, mais qui dédaigne de le prononcer. Il est vrai qu'on ne cesse de l'attaquer et de le railler et que, devant ses attitudes un peu théâtrales, nous devons tenir compte de la férocité des haines littéraires.

Il y a encore une autre nouveauté dans les *Feuilles d'automne*: la première rencontre du poète et de la mort. Le fantôme ne le lâchera plus; il mêlera désormais la fumée de sa torche à tous les encens et toutes les lumières de sa poésie. Il avait bien déjà développé la brièveté, l'incertitude, la vanité de la vie. Il nous avait bien dit que nous ne laissons pas même notre ombre sur le mur. Mais il en était encore à l'âge heureux où l'on ne croit qu'à la mort des autres; il n'avait pas ressenti de frisson particulier, ce frisson sur lequel finit la pièce *Soleils couchants*, dont il avait écrit les premières strophes en 1827 et qu'en 1829 il termina par celles-ci:

Le soleil s'est couché ce soir dans les nuées.  
Demain viendra l'orage et le soir et la nuit.  
Puis l'aube et ses clartés de vapeurs obstruées,  
Puis les nuits, puis les jours, pas du temps qui s'enfuit.

(1) La pièce est dédiée au roi Joseph. J'en reparlerai lorsque j'arriverai aux *Châtiments*.

(2) Prie, dit-il à sa fille qui a huit ans.  
Pour celui que le plaisir souille  
D'embrassements jusqu'au matin  
Pour les femmes échevelées  
Qui vendent le doux nom d'amour.

D'autres erreurs de ce genre se rencontrent chez Hugo.

Tous ces jours passeront; ils passeront en foule  
Sur la face des mers, sur la face des monts,  
Sur les fleuves d'argent, sur les forêts où roule  
Comme un hymne onif des morts que nous aimons.

Et la face des eaux et le front des montagnes.  
Ridés et non vieillies, et les bois toujours verts  
S'iront rajeunissant; le fleuve des campagnes  
Prendra sans cesse aux monts le flot qu'il donne aux mers.

Mais moi, sous chaque jour courbant plus bas ma tête,  
Je passe, et refroidi sous ce soleil joyeux,  
Je m'en irai bientôt au milieu de la fête  
Sans que rien manque au monde immense et radieux.

Mais moi! Le beau cri! La tragique protestation de l'homme qui se sent d'incomparables ressources et qui porte en effet un monde. Mais ce monde, une simple chiquenaude: le voilà par terre, et celui qui le portait, disparu, évanoui, comme s'il n'avait jamais été. Cette pensée s'attachera désormais aux pas du condamné à mort qu'il est, que nous sommes tous. Tantôt elle le révoltera, tantôt il essaiera de le dépouiller de son horreur, il la vêtira d'azur, il lui donnera des yeux d'étoile, il chargera ses bras d'une gerbe de lumières, il l'appellera la Bienfaisante; mais elle sera toujours pour lui, la grande Muse ténébreuse, l'Erynie. Cependant

Il est encore jeune et quoique sur son front  
Où tant de passions et d'œuvres germent  
Une ride de plus chaque jour soit tracée.

il mettra tout son cœur et tout son talent au service des peuples sans défense qu'on martyrise et qui rient, la Grèce, l'Italie, la Pologne, l'Irlande saignante sur sa croix. Et ce livre de poésie intime et familiale, les *Feuilles d'automne*, fait entendre à sa dernière page des accents avant-coureurs des *Châtiments* et les premiers sons de la corde d'airain que le poète ajoute à sa lyre.

Un intervalle de quatre ans, et ce sont les *Chants du crépuscule*. Dans son beau livre, *Victor Hugo et Juliette Drouet*, M. Guimband compare le portrait de Hugo dessiné par Deveria en 1829 et le portrait dessiné par Léon Noël en 1832. «Quel changement, dit-il, dans le court espace de trois ans! Il note les plis douloureux du front, l'œil presque fixe tout noyé d'ombre sous des sourcils froncés, les lèvres serrées qui font l'effet d'avoir désappris la joie pour ne plus exprimer que la volonté». Hugo a traversé un drame affreux. Il a été trahi par son ami Sainte-Beuve, trompé par sa femme. Puis il a connu Juliette Drouet, la princesse Negroni de *Lucrece Borgia*. Elle ne ressemblait guère à cette bonne, ignorante, mélancolique et distraite Adèle qui, fiancée, lui écrivait qu'entre eux «la passion était de trop». Il l'a aimée d'un amour profond, brûlant. Mais les commencements de leur liaison, les derniers mois de 1833 particulièrement, ont été orageux. La jalousie rétrospective est un monstre qu'il faut tuer si on ne veut pas qu'il tue l'amour en le salissant. Juliette avait un lourd passé qui, de toutes façons, débordait sur le présent. Hugo n'était pas seulement jaloux des amants d'autrefois. Des scènes atroces et déchirantes éclataient entre ces deux êtres qui se possédaient passionnément. J'ouvre les *Chants du Crépuscule*. Je sais bien que Hugo n'est ni Catulle, ni Musset. Mais ses vers trahissent-ils le passage de l'incendie? Sa poésie reflète-t-elle la tristesse de son visage? Pas le moins du monde. Son culte napoléonien y grandit et s'exprime dans un lyrisme oratoire; il flétrit «l'homme qui a vendu une femme»; il loue un jeune prince pour une bonne action; il donne des conseils aux rois; il émet des considérations sans importance sur la Révolution; il envoie un admirable souvenir à Canaris; et si ses vers d'amour sont supérieurs à ceux des *Odes et Ballades*, la supériorité en vient uniquement de la plus grande habileté technique du poète. La dernière pièce du recueil, *Date Lilia*, exaltait sa femme, «son orgueil, son espoir, son abri, son recours (1)». Et nous aurions tous partagé l'erreur de Vinet qui croyait que les autres vers d'amour s'adressaient également à elle, si Sainte-Beuve, dans son venimeux article, ne nous avait avertis qu'il y avait là deux encens qui se contrariaient.

Il est un peu plus explicite dans les *Voix intérieures* qui parurent en 1837. Nous apercevons cette Juliette, «blanche avec des yeux noirs, jeune, grande, éclatante». Nous la voyons, penchée vers

(1) Je me demande si cette pièce n'est pas, dans la pensée de Hugo, une sorte d'allibi moral pour celle qui ne devait pas être soupçonnée.



lui, laissant sur le dossier de son fauteuil déborder sa manche traînante et souriant au livre qu'il lit, à l'*Illiade*, car elle ne hait pas

Le poète qui chante Hévé et fait lever  
Les plus vieux devant les plus belles (1).

C'est dans ce recueil que, pour la première fois, il se désigne sous le nom d'Olympio, ce qui n'est pas un excès de modestie. Des méchants ont déchiré sa vie, sa chaste renommée a perdu son lustre; ses amis sont comme des gens qui montrent un palais ruiné. Heureusement, lui dit l'un d'eux :

Tous ceux qui de tes jours orageux et sublimes  
S'approchent sans effroi  
Reviennent en disant qu'il ont vu des abîmes  
En se penchant sur toi.

Qu'il se console! Bientôt les cœurs lui reviendront. Ses ennemis auront en vain répandu les secrets de son cœur. Olympio répond :

Ne me console point et ne t'afflige pas;  
Je suis calme et paisible.  
Je ne regarde point le monde d'ici-bas,  
Mais le monde invisible.

Cette pièce *A Olympio* est peut-être celle où Hugo nous livre le plus grand tremblement de terre de sa vie (1). Sa foi diminue : il ne le cache pas. Au début du livre il s'effrayait que, dans ce siècle grand et fort, l'écho de la voix du Christ allât s'affaiblissant. Il semble qu'il n'en ait que plus de hâte à affronter le combat; et les *Voix intérieures* se terminent, comme les *Feuilles d'automne*, sur des menaces et un tremblement de la corde d'airain.

Comme les *Orientales* fermaient magnifiquement la période des essais du poète et de ses « études », les *Rayons* et les *Ombres* ferment avec la même richesse celle de sa poésie avant que l'exil l'ait renouvelée. Toutes les qualités de sa première maturité y trouvent leur expression la plus complète; et c'est, jusqu'ici, de tous ses recueils, celui qui compte le plus de perfections : *Ce qui se passait aux Feuillantes vers 1813*, le chef-d'œuvre des souvenirs d'enfance; *Océano Nox*, le premier grondement mystérieux de l'Océan dans une poésie qui allait bientôt en être remplie; *Que la musique date du seizième siècle*, la plus belle illustration des mélodies et des harmonies musicales; la *Statue*, un modèle de verve pittoresque, une résurrection empanachée des temps de Louis XIII et du jeune Louis XIV; et la meilleure cantilène qu'il ait faite sur ce thème que toutes les ambitions doivent céder à l'amour :

Quand tu me parles de gloire,  
Je souris amèrement.  
Cette voix que tu veux croire,  
Moi je sais bien qu'elle ment...

Je ne veux pas d'autres choses  
Que ton sourire et ta voix.  
De l'air, de l'ombre et des roses  
Et des rayons dans les bois.

Dans l'ivresse où tu me plonges,  
En vain pour briser nos nœuds  
Je vois passer dans mes songes  
Les poètes lumineux.

Je veux, quoi qu'ils me conseillent,  
Préférer jusqu'à la mort  
Aux fan'âres qui m'éveillent  
Ta chanson qui me rendort.

J'aisse-moi t'aimer dans l'ombre,  
Triste ou du moins sérieux.  
La tristesse est un lieu sombre  
Où l'amour rayonne mieux...

enfin, la *Tristesse d'Olympio*, la plus savante, la plus somptueuse orchestration de la nostalgie d'un amoureux passé, le témoignage plein de magnificence d'un cœur qui reproche à la nature ses changements et ses métamorphoses. — peut-être parce qu'il a changé

(1) Il nous en a livré davantage dans son *Mirabeau* (1834). La mère de Mirabeau avait élevé son fils dans la haine du père; le père, dans le mépris de la mère; sa femme s'est retirée de lui; le Parlement l'a condamné; le roi embastillé. « Ains, dit Hugo, dont le *Roi s'amuse* venait d'être interdit, il ne rencontre dans la vie que deux choses qui le traitent bien et qui l'aiment, deux choses irrégulières et révoltées contre l'ordre : une maîtresse et une révolution. » (Cité par M. P. DE LACRETTE, dans la *Vie politique de Victor Hugo*.)

lui-même, — et qui va en chercher l'oubli dans la magie du souvenir (1).

De progrès depuis les *Orientales*, Hugo n'en a pas fait et n'avait pas à en faire. Il a cependant acquis plus de souplesse; il a enrichi sa palette de quelques nuances. Comme ses qualités, ses défauts sont plus à lui. C'est d'abord une certaine monotonie dans la composition. Balzac écrivait au sujet des *Rayons et des Ombres* : « Il y a chez M. Hugo une forme absolue, dominante... L'énumération n'est pas chez lui une simple figure de rhétorique, elle est devenue le moyen de manifester la pensée, elle engendre la composition même ». C'est juste. Remarquons que l'énumération est surtout un procédé oratoire que Hugo est souvent un grand orateur en vers, et qu'elle lui fournit l'occasion de varier ses images et ainsi de soulager son imagination qui en produit sans cesse. Et pourtant l'artiste en lui sait qu'à certains moments une fleur vaut mieux qu'un bouquet et que le vieux poète Hésiode n'a pas manqué de sens quand il nous a dit que la partie était supérieure au tout.

Autre défaut : la monotonie dans les effets qui provient de l'abus des antithèses. On dirait que Hugo s'imagine avoir découvert que tout était opposition en nous et dans la vie : le jour, la nuit; le blanc, le noir; le rire, les larmes; le bien, le mal. Mais c'est l'entre-deux qui est le plus intéressant et où les combinaisons se multiplient à l'infini. Son esprit antithétique, qui obtient parfois d'admirables effets par des évocations imprévues, aboutit trop souvent à des simplifications rudimentaires. D'autres fervents de l'antithèse, Sénèque par exemple et quelquefois Montaigne, ont pu être des philosophes subtils et profonds, parce que l'antithèse n'était guère chez eux qu'un moyen d'expression. Mais chez Hugo, elle est la pensée même. Il faut bien l'avouer, cette pensée est pauvre. *Pensar dudar, Sagesse, Sunt lacrymæ rerum, Dans l'église de\*\*\**. Dicté après juillet 1830, toutes ces pièces ambitieuses ne sont que des développements d'idées communes. Dans la poésie de Hugo, le lieu commun est couronné d'or, vêtu de pourpre; il apparaît même comme le Dieu de Moïse, au centre d'un buisson ardent; mais il est toujours le lieu commun. Non certes que la recherche de la rime, la rencontre des images, et des analogies, ne fassent jaillir quelques vers d'une sombre lumière que l'intelligence recueille comme des oracles. Le poète nous dira en passant que le faune solitaire est « l'hieroglyphe obscur d'un antique alphabet ». C'est ce qu'on appellera semer des éclairs. Mais il ne tire pas d'une idée ce qu'elle contient. Il ne fait qu'en varier l'expression.

C'est un puissant agitateur de l'imagination. Chez lui les sensations du goût, de l'odorat, du toucher, qui étaient très fortes chez Chateaubriand, existent à peine. Comme ce sont ces sensations qui créent surtout la volupté dans l'art, on ne sera point surpris que les peintures voluptueuses soient absentes de son œuvre. Mais, quoi qu'on en ait dit, il a l'oreille poétiquement musicale. Ses vers sont les plus puissamment orchestrés de la poésie française. Il est le maître des sons qui étreignent ou dilatent le cœur. Pouvez-vous entendre sans mélancolie cette première strophe ?

C'était une humble église au cintre surbaissé,  
L'église où nous entrâmes,  
Où depuis cinq cents ans avaient déjà passé  
Et pleuré bien des âmes...

Et cette autre strophe ne vous remue-t-elle pas comme une marche militaire ?

Là, c'est le régiment, ce serpent des batailles,  
Traînant sur mille pieds ses luisantes écailles  
Qui tantôt furieux se roule au pied des tours,  
Tantôt d'un mouvement formidable et tranquille  
Trouve un rempart de pierre et traverse une ville  
Avec son front sonore où battent vingt tambours.

Ses sensations de la vue sont d'une intensité rare qui s'affirme dans ses comparaisons et ses rapides assimilations. Le grand vautour

(1) Là-dessus, une page émouvante de M. Guimbaud. On arriva au Metz (en 1845). « Tout y était selon le cœur de Juliette : la grille, la cloche, le potager, la borne où elle s'asseyait parfois pour voir son amant de plus loin... » « Di u, s'écria-t-elle, s'est chargé de mettre un seau sur tous les trésors d'amour que nous avons enfouis là... » Comme nous préférons son enthousiasme qui ressuscite les objets à la mélancolie qui dégrise me... Là où le poète a voulu voir de la mort, elle voit, elle fait de la vie. Les roses qu'il a cru voir fanées, dispersées, elle les a mirées fleuries, elle les re-pire parfumées. Du goût de cendre qu'il a senti et dénoncé, elle tire une saveur de miel. Il faut lire aussi sur la *Tristesse d'Olympio* la curieuse étude vivante de M. Levaillant : elle est définitive, — et c'est un modèle de critique littéraire, historique et psychologique.

fauve plonge au flanc des morts son col rouge comme un bras nu.  
Regardez

... ce canon tout gorgé de mitrailles  
Qui passe son long cou par-dessus les murailles.

Aucune femme n'a plus aimé à se rafraîchir les mains dans les métaux précieux, les gemmes, les perles, que lui à y chercher des métaphores. Ils vivent sous ses doigts comme des fleurs. Je ne connais pas de plus riche madrigal que celui-ci :

Cellini sourirait à votre g'âce pure  
Et, dans un vase grec sculptant votre figure,  
Il vous ferait sortir d'un beau calice d'or,  
D'un lys qui devient femme en restant lys encor...

La musique se traduit dans son esprit en images.

L'orchestre tressaillant rit dans son antre noir.

Les gammes sont de chastes sœurs vaporeuses qui remplissent et vident leurs amphores; le fifre découpe des dentelles de sons. Il rend la couleur comme la forme et le contour. La croupe du cheval luit « ainsi qu'un rocher noir que polit une onde rapide ». Il nous montrera « le beau coq vernissé reluisant au soleil ». Presque toutes ses images sont neuves, et, nous l'avons observé dans les *Orientales*, quelques-uns forment une scène ou un tableau.

Toutes nos passions s'éloignent avec l'âge,  
L'une emportant son masque et l'autre son couteau.  
Comme un essaim chantant d'histrions en voyage  
Dont le groupe décroît derrière le coteau.

Il ne demeure pas enfermé dans le domaine de la sensation. Il a beaucoup de l'imagination des hommes du moyen âge qui allégorisaient la nature. La figure des choses a une signification cachée. On lui appliquerait volontiers ce qu'il dit à Albert Dürer, dont « l'œil visionnaire » voyait dans les noirs taillis « le fauné aux doigts palmés, le sylvain aux yeux verts... »

Une forêt pour toi c'est un monde hideux.  
Le songe et le réel s'y mêlent tous les deux.

Aussi l'épithète concrète ne lui suffit-elle pas. S'il matérialise les idées, il spiritualise les choses. Il usera donc des épithètes indéterminées : immense, énorme, monstrueux, colossal et des épithètes morales. Les étoiles seront *pudiques*; le marbre de l'Arc de Triomphe sera *viridique* et son cintre *virginal*. Il découvrira une *chaste* vallée. Un toit lui apparaîtra *grave* et *maussade*. Il finira par donner une forme et une couleur à des adjectifs purement spirituels, comme pensif. Les morts seront *pensifs*. Et même il étendra jusqu'au moral le sens de certains adjectifs matériels. *Vermeil* ne signifiera plus qu'éclatant, comme le *purpureus* des Latins. *Fauve* prendra de plus en plus la signification de farouche, d'halluciné, d'inspiré. Il est en train de nous créer une nouvelle langue poétique.

Que manque-t-il à cette poésie, la plus étonnante que nous ayons encore eue? Le poète s'est peu livré à nous. De ses malheurs intimes et de ses angoisses, il n'a presque rien laissé filtrer dans ses vers; il les a gardés jalousement — et dignement — pour lui. Mais il ne nous a pas profondément émus. Il ne nous a guère donné à penser. Il est sorti du christianisme sans en être encore bien loin. Sa philosophie n'est pas claire. La nature lui semble la bible par laquelle Dieu se manifeste à nous. Seulement cette bible est un livre difficile et quelquefois il n'en ressort que des leçons de carnage. Nous sentons que le poète est très capable de rancune et de violence. Pour un article de critique qui l'a égratigné, vingt vers insultants lui ont échappé contre Nisard, et il les a soigneusement recueillis. Que serait-ce s'il s'agissait d'intérêts plus grayes et de sa sécurité? Les chagrins, les tourments qu'il a éprouvés sont de ceux que l'on cache. Mais si des souffrances, dont on n'a pas à rougir et qui vous brisent le cœur, s'abattaient sur lui? Sa Némésis est prête; et toi, Douleur, tu peux frapper de ton plectre rude : l'instrument merveilleux est accordé. Dans trois ans, une barque chavirera en traversant la Seine. Dans onze ans, le 2 décembre, des hommes et des ordres sortiront de l'Elysée avant la pointe du jour... Vers prophétiques des *Chants du crépuscule*!

Ne fermez pas la porte. Il faut ouvrir d'abord.  
Il faut qu'on laisse entrer. Et tantôt c'est la mort,  
Tantôt l'exil qui vient la bouche haletante...

Mais ne devançons pas les années. Retournons plutôt en arrière.

ANDRÉ BELLESSERT.

## Le vote des femmes aux élections provinciales<sup>(1)</sup>

Pour parler du vote des femmes aux élections provinciales, il faut vraiment, et vous me le permettez, Messieurs, écrire en quelque sorte l'histoire du vote féminin tout court, et surtout rappeler la longue série de nos désillusions catholiques.

A vrai dire, on ne peut en parler sans tomber dans les redites, maintenant surtout que les discussions de la *Fédération des Cercles catholiques*, la brochure publiée par cet organisme et les commentaires auxquels elle a donné lieu récemment, sont venus, après les débats parlementaires, traiter très largement la question.

Etrange réforme que celle-là : elle peut compter au Parlement, sur 3 à 4/5 de partisans dits déterminés, qui l'ont inscrite à leur programme, et pourtant elle ne peut voir le jour de la réalisation. Heureux sommes-nous quand elle peut voir le jour de la discussion publique. Et alors quel étrange spectacle : les socialistes protestent véhémentement de leur sympathie à cette cause; ils l'ont toujours aimée, bien avant nous, et au moment même où ils déclarent qu'ils l'abandonnent, ils lui promettent des lendemains victorieux, pour 1921, puis pour 1925, puis pour 1929.

Ah! Que la République était belle sous l'Empire, ont souvent pensé les vieux républicains désenchantés! Ah! que le vote complètement universel, celui des hommes et des femmes, était donc beau, semblent penser les socialistes, quand il n'était qu'une formule simpliste de contradiction, une machine à démolir les gouvernements. C'était un beau rêve, mais qui aurait vraiment tout à perdre à sortir du domaine du rêve pour entrer dans la réalité. Réalité assez peu souhaitable que celle que l'on se représente après les élections communales de 1921 et de 1926 sous la forme de bataillons de femmes, assez peu socialistes et qui, demain, électrices provinciales, risqueraient de compromettre le sort de deux députations permanentes : celle de Liège et celle du Hainaut, et détruiraient tant d'œuvres créées pour le plus grand bien de la cause socialiste.

Quant aux libéraux, ils ont professé dès le début avec un cynisme auquel nous finirons peut-être par nous faire, et une conviction assez difficile à entamer ce que disait dès 1919, M. Van Hoegaerden : « Je suis franc... La grande majorité des femmes subissant une influence qui les fera voter pour le parti catholique, assurerait le pouvoir à celui-ci pour de longues années ». Ils ont sur l'intelligence de la femme, à peu près les mêmes théories que les insurgés d'Afghanistan qui sont en train de faire une révolution pour que les jeunes filles n'aillent plus étudier dans les universités étrangères et pour que les femmes continuent à se claustrer derrière leur voile ancestral. Ils ont d'ailleurs largement entravé le succès de notre réforme, en usant du « chantage à la majorité ».

Disons enfin que les catholiques n'ont pas toujours osé poursuivre leurs avantages, tant la crainte de créer une crise ministérielle et un divorce d'avec les libéraux, les impressionnaient.

(1) Nous avons demandé à M. Joseph Hanquet de vouloir bien nous communiquer le texte du discours qu'il prononça dernièrement au Congrès des conseillers provinciaux catholiques. Nous le remercions de sa grande obligeance et nous publions volontiers l'essentiel de son étude afin que nos lecteurs puissent se rendre compte par eux-mêmes des raisons apportées par les partisans du suffrage universel pur et simple étendu aux femmes. Adversaire résolu de cette réforme qui aggraverait encore les tares de notre démocratie politique, nous nous bornerons à dire ici que l'exposé de M. Joseph Hanquet n'a ébranlé en rien notre conviction. Bien au contraire. Nous reprendrons la discussion bientôt, quand la question viendra devant le Parlement. (N. D. L. R.)

Et voici, Messieurs, que par un comble de malchance, au moment où l'échéance va fatalement remettre sur le tapis ce problème, quelques-uns de nos meilleurs amis assez dédaigneux des contingences politiques pour ne tenir compte d'aucune des possibilités de l'heure, viennent d'engager contre l'initiative de certains parlementaires catholiques, une offensive assez vive.

C'est à la lueur de ces faits que votre rapporteur voudrait très objectivement résumer l'état de la question. Il n'avait pour cette tâche aucune compétence ni aucune vocation spéciale. Mais il n'a en cette matière aucune passion, et chose que doit désirer paraître tout professeur averti, après avoir relu laborieusement et récemment les *Annales parlementaires*, il est à peine en avance d'une leçon sur ses auditeurs.

### Tout d'abord cette question est urgente.

Ai-je besoin de vous le redire après tant d'autres, et l'examen n'en peut être chose facultative.

Les élections provinciales auront bien certainement lieu dans le courant du mois de juin prochain. Or il n'existe pour cette date aucune loi électorale, et nous nous trouvons devant le vide complet, c'est au point, vous le savez, que la Députation permanente du Limbourg qui avait convoqué, il y a quelques mois, les électeurs pour donner un conseiller au canton de Bilsen, ont dû contremander leur corps électoral, dont la convocation était illégale.

Les différents ministres de l'Intérieur, et notamment MM. Berlyer et Carton de Wiart, ont pris soin, depuis 1921, qu'il ne soit voté qu'une loi électorale provinciale ayant seulement de valeur pour la durée d'un scrutin.

Aucune loi jusqu'ici n'a donc fixé le corps électoral appelé à prendre part à cette consultation : Adoptera-t-on une fois encore la liste des électeurs prenant part aux élections de la Chambre et du Sénat? Et alors seulement l'élément masculin et quelques femmes y participeront. Adoptera-t-on au contraire les listes des électeurs communaux? Et dans ce cas, les femmes seront toutes admises à ce vote.

Quel statut le Parlement va-t-il enfin choisir?

C'est au moment où les catholiques se posent cette question, sentant qu'il s'agit de « jouer serré » avec les adversaires, que la récente brochure de la *Fédération des Cercles*, a fait surgir sur le flanc de la bataille quelque rumeur, et que de nouveau certains de nos amis, posent à leur tour cette autre question :

### Suffrage féminin ou Suffrage familial?

Et ils opposent nettement l'un à l'autre, concluant assez rapidement : pas de suffrage féminin, mais uniquement, et peu importe le moment : le suffrage familial.

Sans doute, Messieurs, le suffrage familial doit avoir toutes nos sympathies, et le parti catholique doit le considérer comme le but presque définitif à atteindre. La *Fédération des Cercles* ne l'a-t-elle pas porté à son programme en 1924, et en 1926 n'a-t-elle pas admis un droit de vote proportionné au nombre des enfants?

Il est temps, quand depuis plus d'un siècle, les principes révolutionnaires dont s'inspirent nos lois civiles et politiques se sont insurgés contre l'idée, primordiale pourtant, de la Famille, il est temps que l'on gouverne avec cette force, si riche, si constante, si égale à elle-même, si fortement engagée aussi dans chacune de nos expériences législatives; il est temps qu'elle devienne la base de notre statut politique. On parle de temps en temps de la représentation des intérêts. A coup sûr il n'y a pas d'intérêts plus respectables et plus réels que les intérêts familiaux. A ce principe nous devons rallier peu à peu le pays.

Au Parlement français, où la situation était inentamée, on a pu voir, vous le savez, devant la Chambre du Bloc national, M. Bouleaux-Dugage, député de l'Orne, proposer un vote familial, concentrant entre les mains du père, les votes des enfants dont le chef de famille se sent en quelque sorte le mandataire. Un jour sans doute, nous devons nous préoccuper d'obtenir de semblables réalisations, bien que pourtant, ce système n'ait pas obtenu l'adhésion de nos intransigeants amis, adversaires du vote féminin.

Disons-le nettement, c'est parce que nous entrevoyons au bout du chemin, le vote sur la base familiale, que beaucoup d'entre nous n'ont pas hésité à se rallier au vote des femmes. Je me refuse pour ma part, à y voir autre chose qu'un jalon vers cette conquête. On a beau nous dire que ce n'est que renforcer le principe individualiste que d'accorder aux femmes comme aux hommes à chacun une voix, comme si ce droit était attaché à la nature humaine elle-même.

Nous répondrons que si les catholiques ont prôné le vote féminin, s'ils lui ont déjà fait franchir l'étape communale, c'est parce qu'ils savaient qu'avec l'intervention de la femme dans la politique, c'était les enfants, la famille elle-même qui y seraient représentés et défendus. La femme moins mêlée par passion — et quoiqu'on fasse — à la politique, mais d'autre part plus sensible à tout ce qui concerne le présent et l'avenir de ses enfants, ne sera-t-elle pas meilleur juge et plus impartial de ce qui peut intéresser la chair de sa chair et le sang de son sang?

N'a-t-elle pas une plus nette perception des besoins familiaux, de ce que réclame ce foyer auquel l'existence de tous les jours, la rive elle et ses intérêts?

Et quand certains catholiques réclament le vote féminin uniquement parce que les femmes voteront pour nous, quand nos adversaires s'y refusent parce qu'elles sont encore inféodées à la puissance religieuse, ne reconnaissent-ils pas encore par là, ce fait que la femme, par sa vie intérieure plus intense, qu'elle fait rayonner autour d'elle, dans l'atmosphère intime de la maison, reste la grande « mainteneuse », si je puis dire, de ce double idéal : la Religion et la Famille?

Mais ce que ces amis, partis en guerre un peu tard pour le suffrage familial exclusivement, négligent, c'est la décision que nous dictent les circonstances qui nous dominent : en effet quand il s'agit du vote féminin, nous savons qu'à défaut d'engagement formel, nous pouvons encore rencontrer certains concours du côté de nos adversaires, concours qui deviendront effectifs tôt ou tard. Quand il s'agit du vote familial, nous n'avons pour l'instant aucune chance de succès.

Il convient d'ailleurs de remarquer que la question du vote familial est rien moins que mûrie. Les catholiques qui s'en sont préoccupés ont à peine pris le temps de prévoir cette revendication dans ses modalités, alors que les modalités sont tout dans une semblable question.

Que fera-t-on de la femme? Disposera-t-elle d'un vote? Les votes des enfants, seront-ils confiés au père seul — et dans ce cas n'est-ce pas une accumulation abusive dans un seul chef? Donnera-t-on au contraire au père le vote des fils et à la mère celui des filles, système assez fantaisiste? Ou bien, comme certains le proposent, le père aura-t-il le vote des enfants au nombre impair et la mère celui des enfants au nombre pair? Ou encore, allant à l'encontre du principe du suffrage universel, le père de famille, aura-t-il, seul, le droit de vote à l'exclusion des célibataires?

Autant de questions sur lesquelles les promoteurs du vote familial ne se sont jamais mis d'accord. Dès lors que de questions à résoudre ou à mettre simplement au point dans ce domaine

où tout est innovation et saut dans l'inconnu, alors que pour le suffrage des femmes la formule ne peut être que simpliste.

Comment donc ne pas reconnaître que ce débat est prématuré? Que nous vivons tout de même sous un régime de suffrage universel et qu'en matière de droits politiques, on ne remonte pas facilement le cours de l'histoire, surtout quand il s'agit d'établir quelque chose qui pourrait rappeler le vote plural?

Comment ne pas reconnaître aussi que, depuis la guerre, tant de femmes ont pris place dans les bureaux, dans les ateliers, que beaucoup d'entre elles, 800.000, dit-on, ont conquis une véritable indépendance de vie (veuves, religieuses, femmes non en puissance de mari) et qu'elles aussi ont aujourd'hui des intérêts à défendre?

Comment enfin dénier que la question n'est plus entière, puisque, deux fois déjà, les femmes ont voté?

Et c'est pourquoi, en faisant nôtre, comme l'a fait la *Fédération des Cercles*, le principe du vote familial, nous constatons que la question ne peut encore être jetée dans le grand public. Et c'est pourquoi, comme elle-même, nous nous rallions sans hésitation au vote féminin.

### Il faut donc réclamer le vote des femmes à la province.

Aux tièdes ou aux adversaires de cette idée, nous répéterons s'il le faut encore, ces raisons de bon sens et de justice qui l'imposent :

1<sup>o</sup> C'est que le suffrage féminin est vraiment dans la logique du suffrage universel, car sans les femmes, il n'y a pas de suffrage universel. Sans doute autrefois, comme a pu le dire Charles Woeste quand le droit de suffrage était le *prix d'une sélection*, la plupart des catholiques n'ont pas prôné le suffrage féminin mais quand cet électorat-fonction est devenu un électorat-droit, apanage de tous les citoyens pour la seule raison qu'ils sont personnalité humaine, on ne peut pas admettre que la femme ait moins de mérites ou de titres.

En a-t-elle moins vraiment que le jeune homme de vingt et un ans, à qui on le confère sans distinction? En a-t-on vraiment exigé, il y a trente-cinq ans, alors que tant d'hommes en étaient ou en sont aujourd'hui encore aux classes Froebel de leur formation politique? Et le pitoyable scrutin d'Anvers, il y a quelques semaines, ne serait-il pas pour nous décourager d'un système qui amène de pareils errements, errements dans lesquels les femmes n'auraient ni grande peine, ni grand mérite de ne pas tomber?

D'ailleurs à ce point de vue : formation politique, Vandervelde n'a-t-il pas dit qu'il fallait d'abord conférer le vote à la femme pour qu'elle s'intéresse aux questions publiques?

2<sup>o</sup> Et vraiment peut-on dire que leur éducation n'est pas suffisante, alors que depuis huit ans, on n'a pas craint de leur conférer l'électorat communal, qui on le sait, est singulièrement important et engage bien des responsabilités? Pourquoi hésiter dès lors à leur accorder l'électorat de la province, alors que, nous le savons mieux que d'autres, le conseil provincial ne discute jamais que d'intérêts fort limités, et garde une influence tout à fait relative?

Et remarquons, Messieurs, qu'à ce point de vue, le domaine provincial presque essentiellement administratif, si l'on en excepte l'élection des sénateurs provinciaux, offre à l'activité des femmes et à leur compétence, plus d'une matière qui présente pour elles de l'intérêt. Dans quel sens s'est développé surtout l'action de certaines provinces, par exemple le Hainaut et la province de Liège, sinon dans le sens de l'hygiène et de l'enseignement professionnel, ces deux domaines, où l'on ne pourrait contester l'opportunité des interventions féminines?

*L'hygiène* : avec la construction de ses sanatoria antituberculeux, des dispensaires contre l'ankylostomiasis et les maladies profession-

nelles, l'institution du Home des Infirmières, ne fournit-elle pas une quantité d'occasions où se manifesterait l'ingéniosité des femmes et leur besoin de dévouement?

De plus l'enseignement professionnel, qui va se développant pour jeunes gens et jeunes filles, dans la généralité des métiers, n'est-il pas dans une dépendance étroite de la mère? Pour tout ce qui est enseignement et éducation, elles sont plus aptes que beaucoup d'hommes à résoudre ces questions. C'est Ch. Woeste qui le faisait très bien remarquer à la Chambre en disant : « Elles confiaient l'enfant, elles l'étudient en quelque sorte dans toutes les transformations de son être, elles ne cessent de se préoccuper de ce soin à mesure qu'il grandit, elles se rendent compte de ses besoins croissants. Nul, part conséquent mieux qu'elle, n'est en mesure de délibérer au sujet de ce qui convient à l'éducation et à l'enseignement ».

3<sup>o</sup> Ce que nous devons dire aussi, c'est que plus que jamais l'idée est en route; le vote féminin continue son tour du monde, en pays saxons, scandinaves et même en pays latins. Les autres pays constatent ce que le Parlement australien relevait déjà en 1906 : « Le Parlement australien est convaincu par l'expérience que l'application du suffrage féminin dans le domaine public est simplement l'application du principe qui donne le meilleur rendement dans le domaine domestique, la coopération de l'homme et de la femme en vue du bien général ».

Enfin nous leur dirons aussi, Messieurs, que la question a fait de grands pas en Belgique et que des engagements formels avaient été pris.

Sans doute ces engagements presque spontanés qu'on apporte et qu'on ne tient pas, cette lettre de change qu'on accepte et qu'on laisse protester, tout cela pourrait enlever la valeur à la parole donnée, si l'on n'était pas convaincu que cette défaillance est momentanée. Et tout cela doit nous renforcer quand même dans notre désir de réclamer le suffrage féminin : « *Fas est ab hoste doceri* ». Cette opposition de nos adversaires doit nous convaincre — et c'est bien notre droit si l'est-ce pas de nous instruire de la sorte — que leurs espoirs à eux d'embrigader les femmes ne se sont pas réalisés et que nos revendications gênantes pour eux, sont opportunes pour le pays.

JOSEPH HANQUET.

Avocat près la Cour d'appel de Liège,  
Président de la Conférence du Jeune Barreau,  
Conseiller provincial.

## La sérénité du sentiment esthétique<sup>(1)</sup>

La double thèse, que le serein désintéret caractérise le sentiment esthétique, et que l'imitation artistique contribue à l'éclosion de ce sentiment en ne nous présentant les choses réelles que comme « choses à voir » donne lieu à une application qui peut être intéressante. C'est la suivante :

Quand le sujet traité par l'art est non pas simplement une chose qui produit un sentiment (un lion qui fait peur, un sac d'argent qui se fait convoiter, une pêche qui fait venir l'eau à la bouche, etc.), mais quand il est directement un sentiment lui-même : la peur, la convoitise, la gourmandise, etc., ce sentiment doit-il être simplement figuré d'une façon en quelque sorte notionnelle, ou bien doit-il réellement se reproduire? En termes concrets : quand un artiste représente la peur, faut-il que le spectateur ait peur?

(1) Voir la Revue du 25 janvier 1920.

Distinguons, une fois de plus. Les sentiments qui sont directement compatibles avec le plaisir esthétique et qui le fortifient en le prolongeant, tels l'amour (spirituel), l'admiration, les beaux sentiments, tous ceux-là peuvent être reproduits dans le spectateur. Un drame qui met en scène une générosité n'a pas manqué son effet esthétique pour avoir rendu généreux le spectateur. Ce n'est certes pas une tare esthétique pour la *Fille de Roland* d'avoir soulevé l'auditoire. Croyez-en Rostand. Aussi faisons-nous bien volontiers nôtres à ce sujet, les idées du R. P. Longhaye, quand il écarte la théorie aristotélicienne sur la terreur et la pitié et la purification des passions que doit faire naître ou opérer la tragédie : « Terreur, pitié : voilà pour opérer cette purification que nous pouvons sans trop de honte nous résigner à ne pas bien concevoir ; nous sommes en compagnie de Bossuet ». Ce que le P. Longhaye substitue à ces sentiments, c'est l'admiration qu'il considère comme le « principal ressort » de la tragédie : « Sous la menace ou la souffrance, et d'autant plus nobles de part et d'autre, ils (les Chimène, les Curiaçe, les Pauline... de Corneille) nous inspirent cet enthousiasme attendri qui est le suprême plaisir de la sensibilité, parce qu'il la fait vibrer tout entière, toutes ses énergies, toutes ses douceurs, c'est encore par là que la terreur et la pitié nous élèvent ; c'est en portant l'admiration au comble... Voilà comment la terreur et la pitié sont nécessaires à la tragédie ; c'est qu'elles le sont à l'admiration même. Admettez l'admiration comme premier ressort : nous comprenons à merveille tout leur charme, tout leur rôle ; ôtons l'admiration : leur charme est moindre, leur rôle moral énigmatique ou nul » (1).

Quant aux autres sentiments, l'art se fait tort d'aller trop avant. En fait de sentiments comme en fait d'autres choses, l'art doit se borner à en reproduire l'image.

\* \* \*

Le premier sentiment qui se présente à l'esprit en ce sujet, puisque nous venons de parler du bel amour, c'est l'autre amour, l'amour sexuel « puisqu'il faut l'appeler par son nom ». Et nous nous demandons s'il est conforme au but de l'art, quand l'art représente de l'amour, de le faire naître dans le cœur des spectateurs ? La question est peut-être encore plus complexe que délicate. Il semble incontestable que ce sentiment soit un effet de la beauté : l'Amour n'est-il pas le fils de Vénus ? Il semble donc que ce soit un signe de beauté pour une œuvre d'art qui parle d'amour, de l'avoir fait naître, sans se borner à le reproduire en image.

Discutons cela. D'abord s'il est vrai que l'amour sexuel soit un effet de la beauté, est-il vrai qu'il le soit toujours ? Cela n'est pas évident. Est-il vrai qu'il soit un effet du sentiment esthétique ? Cela est encore moins évident. Accusé de laideur par Ulysse, l'ours s'en défend de la sorte :

Je m'en rapporte aux yeux d'une ourse mes amours (2).

Dans le monde des ours donc, à l'inverse, le sentiment esthétique serait non une cause mais un effet ! Et qui connaît les limites du monde des ours ? Écartons en au moins les hommes normaux. Mais même chez eux, il faut tenir compte de la simultanéité et de la solidarité des sentiments produits dans un homme concret par une personne concrète, et de l'accord que réalisent toutes les passions de l'amour, dans un être fait de corps et d'âme, comme formes diverses du plaisir et de la joie. Même et surtout peut-être, s'il s'agit des amours permises que ne troublent point le reproche ni les remords, et que relève la pensée d'une haute mission sociale et religieuse. L'amour est chose très complexe : « Puis-je oublier, disait Mgr d'Hulst, combien de désirs, inégalement respectables, sont souvent confondus sous une même dénomination quand on parle d'amour ? Nous connaissons l'amour supérieur, d'essence morale, l'amitié avec ses délicatesses, le dévouement avec ses générosités admirables ; nous subissons aussi les fois d'un amour inférieur mêlé de sensualité, par lequel l'homme descend quelquefois bien au-dessous de lui-même et se rapproche de la brute, pour remonter brusquement à des hauteurs inattendues, devenant à lui-même le plus impénétrable des mystères, la plus surprenante des contradictions » (3). Non, l'amour sexuel n'est

ni seulement ni toujours l'effet du plaisir esthétique. L'est-il jamais directement ?

Certainement tout ce qui fait partie de cet ensemble appelé l'amour n'est pas directement effet du plaisir esthétique. Nous voulons parler de la volupté. Prise en soi elle est un laid sentiment. Non seulement elle a un élément physique intéressé, qui fait songer à « l'égoïsme à deux » mais elle est aux antipodes du sentiment esthétique. Si celui-ci est essentiellement un plaisir de contemplation désintéressée, il est d'autant plus parfait qu'il dépend davantage d'une contemplation, et que celle-ci est plus désintéressée. Et ce qui lui est le plus opposé, c'est le plaisir qui dépend le moins de l'intelligence et qui est le plus passionné, à savoir la volupté. Oui, la volupté est laide essentiellement. La raison le dit ; mais le corps lui-même le dit, pour son compte et à sa façon, par l'éloquent langage de la sœur ennemie de la volupté, à savoir de la pudeur. Celle-ci est, elle aussi, un instinct, instinct de conservation de notre propre beauté spirituelle, gardien d'autant plus vigilant que l'âme est plus belle et même que le corps l'est davantage ; et toujours prêt à s'armer de voiles comme d'un bouclier ! Mais si la beauté est ce qui se montre, ce qui au contraire se voile, c'est donc le contraire de la beauté, c'est-à-dire de la laideur.

Ce caractère de laideur attaché à toute sensation de volupté est d'autant plus évident, qu'il persiste malgré tout. La raison a beau démontrer qu'il est légitime de suivre en bonne et due forme la voix d'un attrait sensible ; la poésie a beau ennoblir de ses plus suaves métaphores et transposer dans un monde éthéré les relations d'amour ; la religion a beau nous montrer le Christ présidant à des noces, y faisant son premier miracle, et élevant à la dignité de sacrement ce qui avant lui n'était consacré que par la nature ; malgré tout cela la pudeur a gardé son rôle, parce que son rôle n'était pas de donner tort à la nature ni à la poésie ni à la foi, mais de rappeler aux hommes que la sensation de volupté, prise en elle-même et pour elle-même, est laide, fut-elle naturelle, fut-elle quasi nécessaire et fut-elle susceptible d'une double noblesse, celle qu'elle doit à la poésie de l'amour et celle qu'elle doit à la bénédiction de Dieu même.

Nous en tirons trois conclusions concernant les représentations de la volupté ou de l'amour :

1<sup>o</sup> D'abord il y a de la laideur dans toutes les œuvres voluptueuses et « avancées » à proportion de la volupté qu'elles créent naturellement dans le spectateur, au moyen de ce qu'elles représentent.

2<sup>o</sup> Ensuite les œuvres ne sont pas nécessairement voluptueuses dès lors qu'elles représentent ce qui à l'état réel provoquerait de la volupté : Nous retombons ici sur ce principe : l'imitation rassérène, elle ne comporte qu'un spectateur sinon apaisé tout au moins refroidi. Il y a effectivement dans l'art — quoiqu'on l'exalte parfois à outrance — un pouvoir de purifier ce qu'il touche et, comme le feu, de faire resplendir ce qui est pur en consumant ce qui ne l'est pas. Loïn de nous évidemment de prêcher la licence de l'art ; mais nous constatons ce simple fait : il est universellement admis que l'art peut sans préjudice pour sa beauté, comme sans atteinte à la morale, présenter, moyennant une modération discrète, ce qui dans le réel offenserait la décence et la pudeur ; il peut introduire dans les salons et jusque dans les églises, des nudités qui, réelles, seraient intolérables en pareils lieux (1). La raison ? Elle est toujours la même : l'imitation, même sans rien déformer, met ses objets dans le monde de la pure contemplation. Par son procédé même, elle atténue jusqu'à un certain point (question de tact esthétique et moral de savoir jusqu'à quel point) le côté voluptueux qui étoufferait le plaisir esthétique en éveillant des sensations d'ordre inférieur passionnément intéressées, et en affligeant la pudeur.

3<sup>o</sup> En troisième lieu, si nous distinguons l'amour de la volupté, il ne faut pas condamner absolument toutes les représentations de l'amour. Contenues et modestes, elles ne donnent lieu, chez les hommes d'une sensibilité normale qu'à des émotions purement esthétiques. Mais c'est là tout juste ce qui est difficile en fait

(1) Les représentations du nu peuvent être moins immorales que celles de visages et de regards voluptueux. En effet, ces dernières représentations sont celles de la volupté même en étant celles de son expression ; tandis que les premières sont celles seulement de la cause de la volupté. Ainsi la « chaste Suzanne » de Guido Reni, tableau bien connu de la Galerie Pitti, et que nous considérons comme fort peu chaste, n'est pas tant immoral à cause de la nudité de Suzanne qu'à cause de l'expression lascive des deux vieillards et de leurs gestes insinuants.

(1) G. LONGHAYE, *Histoire de la littérature au XVII<sup>e</sup> siècle*, vol. II, pp. 56 et 57 ; 61.

(2) L. FONTAINE, *Les compagnons d'Ulysse*.

(3) *Retraits de Notre-Dame, semaine sainte de 1894. Les passions narratives*, p. 4.

d'amour (1). Aussi sommes-nous convaincu que la grande matière de l'art, l'amour, est au seul point de vue artistique une matière singulièrement difficile, délicate et ingrate : trop bien mise en valeur elle fait que l'œuvre d'art manque son but en allant trop avant. Ce but c'est bien de provoquer le plaisir esthétique qu'il y a à contempler l'amour; mais non pas d'allumer l'amour lui-même et encore moins la volupté.

Remarquons que le mouvement littéraire caractérisé par la préciosité, confirme notre pensée. Les « précieuses » faisaient de l'art à propos d'amour; se mettant en frais d'imagination et d'ingéniosité elles structuraient des aventures galantes, après qu'elles eussent posé ou résolu des problèmes tendres; tout cela sans vouloir rechercher l'émotion même. Ce jeu est dangereux sans doute; mais il l'est par une illusion qui trouve sa force dans la vérité que nous avons énoncée: la représentation artistique des sentiments est faite non pour faire avoir des sentiments mais pour les faire voir. De là la tendance à faire de l'esprit à propos des choses du cœur. C'était au moins le programme. La réalité, c'était que l'esprit et le cœur se gâtaient ensemble. A force de platonisme on manqua la représentation de l'amour dans l'art. Et malgré le platonisme on faisait de l'amour dans la vie. Molière l'a vertement relevé. M<sup>lle</sup> de Scudéry n'a démontré que mon premier dire (ceux et celles qui ont démontré le second ne sont pas nommément connus en littérature). L'auteur ridicule de *Cyrus* et de *Clélie* était de mœurs virginales. « Elle est, dit le P. Longhaye (2) d'une dignité personnelle irréprochable; or livres et conversations, tout son esprit se dépense à dissertar sur la passion dont elle ne veut pas pour elle-même, c'est-à-dire à la répandre en fait par une insinuation perpétuelle... Pour remplir cette capacité (d'aimer) si grande chez elle, sans nuire à la vertu d'abord, puis à cette indépendance dont l'intérêt lui fait prendre le mariage en horreur, elle se jettera dans les subtilités de l'amour platonique ou de l'amitié passionnée. Elle sera, de fait comme de nom, la reine de l'Inde, de ce pays assez mal délimité, dont elle aura pourtant dressé la carte; pays où l'on va toujours côtoyant des abîmes et où le moindre risque est, comme le dit Boileau, de trouver sur son chemin les petites maisons ».

Nous pouvons généraliser à présent et conclure : quand l'art a pour objet propre de représenter un sentiment où nous sommes intéressés, il ne vise pas à produire ce sentiment, mais le plaisir qu'il y a à voir, et à connaître ce sentiment. L'œuvre d'art doit produire dans le spectateur un semblant de terreur, un semblant de pitié, un semblant d'amour... Elle ne nous donne pas la réalité du sentiment représenté; elle nous en fait sentir la vérité, en vue du plaisir esthétique. Et c'est pourquoi nous ne pouvons ni accueillir l'émotion réelle, ni nous borner à la connaître d'une façon purement notionnelle ou abstraite; mais il nous faut en éprouver tout au moins et tout au plus la première ébauche. Cette première ébauche ne peut donc être ni trop poussée, ni trop rudimentaire. Mais où commence ce trop? Question de tact et de bon goût!

Ainsi la connaissance esthétique de la terreur se produit moyennant une petite terreur, assez sensible pour être connue en elle-même avec sa tonalité spécifique et trop peu profonde cependant pour terrifier vraiment. L'esthète est comme l'enfant qui demande qu'on lui raconte des histoires à faire peur et qui désire qu'on s'arrête... dès qu'il a peur. Ainsi à toute émotion représentée par une œuvre d'art, correspond la même émotion, produite d'une façon inchoative dans l'âme du spectateur, avec une certaine arrière-pensée que cette émotion n'est pas vécue et que tout cela c'est de la littérature. Elle est revécue en ordre réflexe pour le plaisir qu'il y a à la connaître, mais non pas pour le plaisir ou le déplaisir qu'il y aurait à la sentir elle-même. Ainsi conçoit-on le plaisir qu'il y a à voir au théâtre et dans le roman, et à éprouver dès lors à fleur de peau, toutes espèces de sentiments pénibles : crainte, effroi, mélancolie, etc., du moment qu'on les voit en artiste, en spectateur d'une œuvre d'art.

— Mais enfin, me direz-vous, ce spectateur est-il donc impassible ?

— Oh! non; je l'ai dit plus haut : sont directement compatibles avec l'émotion esthétique tous les beaux sentiments. Quant aux autres, il y a plaisir esthétique à en comprendre la tonalité vraie, à voir ce que c'est que de les avoir et cela en les éprouvant un peu, pour voir ». Ah! non, l'esthète n'est pas impassible.

Vive le mélodrame où Margot a pleuré!

disait Musset. Mais Margot n'est pas un esthète ni un critique d'art. M<sup>me</sup> de Sévigné a plus d'autorité quand elle avoue qu'*Andromaque* lui a tiré « quelques larmes ». Eh! oui, si cette tragédie de Racine (son chef-d'œuvre peut-être) eût laissé secs les spectateurs, c'eût été signe qu'elle était manquée, comme c'est, au jugement de Boileau, une preuve expérimentale de la haute valeur littéraire du *Cid*, que

... Tout Paris pour Chimène a les yeux de Rodrigue.

Mais quand un d'Ennery grâce à *Les Deux Orphelines* et Montépain grâce à *La Porteuse de pain* font pleurnicher ou sangloter à chaudes larmes tout un théâtre de faubourg, c'est le cas de se dire : Qui prouve trop ne prouve rien.

On trouve dans *Psyché* de La Fontaine une très intéressante discussion entre Chapelles et lui, pour savoir s'il y a toujours plaisir à voir reproduit artistement quelque sentiment. Les deux auteurs se demandent ensuite s'il y a plus de plaisir aux comédies qui font rire qu'aux drames qui font pleurer. La Fontaine opte pour la négative et Chapelles-Oclaste pour l'affirmative. Leur désaccord provient seulement de la différence de leur tempérament. Ils ont tous deux raison. La Fontaine sans doute ne se serait pas fait faute de rire à voir les *Plaideurs*, comme après avoir ri dans sa fable *Le Curé et le Mort*, il s'attendrit dans celle du *Vieillard et les trois jeunes hommes*. Ceci, à l'instar d'ailleurs de Racine qui compose les *Plaideurs* (1669) précisément après *Andromaque* (1667).

En général cependant, les spectateurs d'un drame, les hommes surtout, se sentent presque ridicules d'être touchés jusqu'aux larmes, ridicules surtout s'il leur arrivait de se fâcher tout haut contre un personnage qui tient un rôle peu sympathique, celui de traître par exemple. Il y aurait là comme un signe d'hallucination. Il n'en va pas de même du rire, auquel on peut s'abandonner librement, ou que du moins on ne retient jamais pour la même raison que les larmes qui montent. Car le rire et le sourire sont, entre autres choses, des manifestations du plaisir esthétique. Ils témoignent qu'on apprécie d'une façon purement intellectuelle, et en quelque sorte du dehors, une chose qui est — ou qu'on affecte de mettre — en marge de la traîne consistante de la vie à laquelle on s'intéresse et de l'ordonnance des buts que l'on veut poursuivre et réaliser. Que le sourire et le rire soient ailleurs signe de grandeur d'âme, ou de légèreté, ou de folie, ou de raillerie méchante, ou de mépris, ou de confiance en soi et de fierté, ou d'une pensée spirituelle, etc., toujours on voit apparaître ce que nous disions être le caractère fondamental du rire et du sourire : ils supposent avant tout la faculté de se désintéresser au profit de la contemplation intellectuelle, et quelque complaisance dans cette contemplation même (1).

Si le propre de l'impression esthétique est bien la sérénité, c'est un très mauvais critérium de la valeur des œuvres d'art de les juger d'après l'intensité des sentiments — autres que l'admiration — que nous avons vraiment éprouvés et vraiment vécus en les contemplant ou en les lisant. On oublie trop que la capacité esthétique d'un homme est faite, autant que de sa faculté d'enthousiasme, de son pouvoir de retenue. Aussi les âmes sensibles ne sont-elles pas bons juges des œuvres d'art (2). Les meilleurs critiques sont les hommes équilibrés et cordiaux, assez ouverts pour reconnaître le beau, où qu'il se trouve, et assez riches pour entendre en eux-mêmes l'écho de tous les sentiments humains; en même temps, assez maîtres de leurs sentiments pour ne les éprouver que sous bénéfice d'inventaire; enfin assez intelli-

(1) Cf. *Le Rire et la Caricature*, de PAUL GAULTIER, Paris, Hachette.

(2) C'est ce que disait Cyrano aux dames qui ornent les loges de l'Hôtel de Bourgogne :

Belles personnes,  
Rayonnez, fleurissez, soyez des échoussonnas;  
De rires, d'un sourire enchantés un trépas,  
Inspirez nous des vers... mais ne les jugez pas.

ROSTAND.

M<sup>me</sup> de Sévigné elle-même n'a pas toujours été bon juge.

(1) A ce point de vue, *Corbin et d'Aubécourt*, de L. VEUILLOT est un pur chef-d'œuvre.

(2) *Histoire de la littérature française au XVII<sup>e</sup> siècle*, t. I, p. 18.

# CONFÉRENCES CARDINAL MERCIER

DIXIÈME ANNÉE

*Prendront la parole cet hiver :*

- 20 novembre, S. G. Mgr du BOIS de LA VILLERABEL, archevêque de Rouen, primat de Normandie : *Jeanne d'Arc, du bûcher à la réhabilitation.*
- 27 novembre, Le Commandant PIERRE WEISS, commandant le Bourget : *Les charmeurs de nuages.*
- 4 décembre, M. RENÉ BENJAMIN : *LES AUGURES DE GENÈVE — Les vedettes.*
- 11 décembre, M. RENÉ BENJAMIN : *LES AUGURES DE GENÈVE — Les fêtes folles.*
- 18 décembre, M. RENÉ BENJAMIN : *LES AUGURES DE GENÈVE — Les fonctionnaires.*
- 8 janvier, M. HENRI MASSIS : *Les écrivains que j'ai connus.*
- 22 janvier, M. JACQUES COPEAU, lecture : *L'Odyssée de Homère.*
- 29 janvier, Le Comte de SAINTE-AULAIRE, ambassadeur de France : *Talleyrand, sa vie, son œuvre.*
- 5 février, M. PAUL HEUZÉ : *La grande farce du fakirisme.*
- 19 février, M. JEAN YBARNEGARAY, député des Basses-Pyrénées : *Lamartine, orateur de génie.*
- 26 février, M. PHILIPPE de LAS CASES, du barreau de Paris : *La Justice et son Palais.*
- 5 mars, Le Comte GONZAGUE DE REYNOLD, professeur à l'Université de Berne, membre suisse à la Commission de Coopération intellectuelle de la S. D. N. : *Où va l'Europe?*
- 12 mars, M. HILAIRE BELLOC : *Le génie du peuple anglais.*
- 19 mars, Le Capitaine CARLO DELCROIX, grand mutilé de guerre, député au parlement italien.

La dixième séance aura lieu le mardi 5 février à 5 heures précises, par M. Paul Heuze  
Sujet : LA GRANDE FARCE DU FAKIRISME

Cartes particulières pour chaque conférence en vente à la Maison F. LAUWERYNS, TREURENBERG, 30, tous les jours (dimanches et fêtes exceptés), de 0 1/2 à 12 heures et de 2 1/2 à 5 heures.

## Dix Conférences

de M. ANDRÉ BELLESSORT sur VICTOR HUGO

Pour célébrer dignement le dixième anniversaire de leur fondation par S. Em. le Cardinal Mercier, les *Conférences Cardinal Mercier* offrent à leurs fidèles abonnés l'occasion d'entendre à Bruxelles, les dix conférences que M. ANDRÉ BELLESSORT fera cet hiver, à Paris, à la *Société des Conférences*, sur Victor Hugo.

Jeu 17 janvier. — Des « Odes et Ballades » aux « Rayons et Ombres ».

Jeu 24 janvier. — Le Théâtre de Hugo.

Jeu 31 janvier. — Ses premiers romans : « Notre-Dame de Paris ».

Jeu 7 février. — Victor Hugo journaliste et voyageur : « les Choses vues » et « le Rhin ».

Jeu 14 février. — L'Exil : « Napoléon-le-Petit » et « les Châtiments ».

Jeu 21 février. — Le poète épique : « La Légende des Siècles » et « la Fin de Satan ».

Jeu 28 février. — Le lyrisme des « Contemplations », des « Quatre Vents de l'Esprit » et de « Toute la Lyre ».

Jeu 7 mars. — « Les Misérables ».

Jeu 14 mars. — Les derniers romans : « les Travailleurs de la Mer », « l'Homme qui rit », « Quatre-vingt-treize ».

Jeu 21 mars. — « De l'Année terrible » à l'année fatale.

LA LOCATION EST OUVERTE

Les conférences paraîtront dans LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS  
Secrétariat des conférences : à LA REVUE CATHOLIQUE DES IDÉES ET DES FAITS  
11, BOULEVARD BISCHOFFSHEIM, TÉL. : 220.50

gents pour apprécier en ordre réflexe le plaisir qu'il y a à connaître les choses qui peuvent émouvoir ou les émotions elles-mêmes, avant que de s'en laisser affecter ou amoindrir. C'est ce plaisir-là qui est proprement le plaisir esthétique. Et sans avoir épuisé le sujet — tant s'en faut! — nous croyons avoir contribué un peu à montrer en quoi ce plaisir se caractérise par la sérénité.

C. SENTROUL.

## Les apostasies à Vienne<sup>(1)</sup>

### Les remèdes.

Venons-en aux mesures à prendre pour enrayer le courant des apostasies à Vienne. Ces mesures doivent être proportionnées aux causes du mal. La plus importante sera donc d'organiser un grand mouvement antisocialiste. Il faut que les masses sachent, qu'à la longue, le socialisme n'est pas un remède, mais bien un agent de destruction, que sa conception de la vie a, de longue date, été réfutée, non seulement par la science chrétienne, mais même par la soi-disant « science libre » et qu'il ne peut plus être considéré que comme « le Crédo de l'imbécile ». Il faut que les masses, sachent que presque tout ce que les critiques de Karl Marx contre le capitalisme ont de justifié est l'héritage séculaire des traditions sociales chrétiennes, que Karl Marx n'a fait que copier les romantiques; que, d'autre part, le programme positif du socialisme, avec son acceptation de la technique économique contemporaine et de la concentration des masses, avec sa méconnaissance des valeurs religieuses et morales, ne conduit pas à la défaite du capitalisme, mais bien à son affermissement, à cette différence près, qu'au lieu de grands hommes, d'affaires libéraux et de directeurs de trusts, nous aurons des dictateurs de groupements socialistes. Et, comme le prouve l'exemple de la Russie, pareil état de choses ne peut améliorer en rien le sort des foules. Ce sort peut être amélioré par la décentralisation, l'abandon des grandes villes et des entreprises géantes, la réconciliation du capital et du travail, l'organisation corporative. Le socialisme n'apporte pas la délivrance. Au contraire : dirigé par des Juifs, il ne fait qu'augmenter la puissance juive jusqu'à en faire une aristocratie mondiale tyrannisant et exploitant les peuples...

C'est la presse chrétienne qui doit être, avant tout, le porteur dans la lutte contre la démocratie-sociale et pour une politique sociale chrétienne. Est-elle suffisamment développée, forte et répandue? Non, presque tout est à faire. Il n'en est que plus urgent de prendre des mesures importantes et effectives pour accroître la puissance de la presse chrétienne. Puisse cette œuvre trouver enfin des zélés!

Les numéros parus cette année du *Jahrbuch der österreichischen Leugesellschaft* contiennent une collection très intéressante de lettre du comte Gustav Blome au publiciste catholique bien connu de son temps, Karl von Vogelsang. Entre autres choses, ces lettres nous apprennent qu'en 1885, Vogelsang s'était plaint en diverses occasions de ce que la haute noblesse ne soutenait pas assez le *Vaterland* — l'organe des conservateurs du temps. Là-dessus, il fut sévèrement repris par le comte Thun, chef du *Vaterland-Konsortium*, qui lui fit remarquer que ce reproche ne pouvait pas être publié sans être complété par une expression

de reconnaissance envers ceux qui, tout de même, faisaient des sacrifices pour le *Vaterland*. Et, à ce propos, le beau-fils de Vogelsang, Dr Wiard Klopp, explique : « Ces quelques paroles de Thun découvrent le lamentable état d'esprit de la noblesse d'alors, puisque lui-même ose parler de sacrifices quand il s'agit d'aider une faible voix conservatrice qui s'élevait, sans peur et inflexible, pour défendre les droits de la noblesse contre la force accablante de la presse libérale. Cette méconnaissance absolue du danger menaçant, et cet air de croire qu'il s'agit d'une aumône quand on paie les défenseurs convaincus de ses intérêts et qu'on donne un appui réel à l'organe de son parti, étaient déjà des symptômes morbides qui aident à comprendre les événements de 1918. » Et aujourd'hui, non pas seulement les nobles, mais tous ceux qui en ont les moyens, feront-ils enfin le nécessaire pour la presse chrétienne?

\* \* \*

La part de responsabilité qui incombe à l'étranger dans les conditions régnant à Vienne, oblige les chrétiens des autres pays de travailler à l'amélioration de la situation politique et sociale à Vienne et en Autriche. Les catholiques de l'Entente sont coresponsables du Traité de Paris; la coresponsabilité dans l'injustice ne peut être réparée que par des restitutions volontaires. Il n'y a, évidemment, rien à espérer des Juifs et des francs-maçons de l'Entente. Ils se préoccupent bien peu de l'avenir religieux de Vienne. Ne raconte-t-on pas que Clemenceau dit un jour, en haussant les épaules, que les Autrichiens n'avaient qu'à finir dans la boue? Il incombe d'autant plus aux chrétiens de l'Entente de s'efforcer de réparer les fautes de leurs hommes d'Etat.

Vers la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, l'Occident chrétien fut menacé d'invasion par les Musulmans. Alors l'Autriche, et Vienne, arrêtaient le flot barbare. Aujourd'hui, l'Occident chrétien est menacé par le soviétisme, et Vienne est déjà devenue en bonne partie un avant-poste de Moscou. Il est de la plus grande importance pour tout l'Occident chrétien d'arrêter la marche en avant du bolchevisme. La perte définitive de Vienne qui, durant des siècles, fut un centre dirigeant de culture chrétienne, serait une défaite sévère pour tout l'Occident catholique. Puisse les catholiques étrangers, concentrer, à la dernière heure, des forces efficaces à Vienne! Puisse-ils venir en aide spirituellement et matériellement à l'action catholique viennoise! Les Américains du Nord sont fiers de ce qu'ils font pour, et de ce qu'ils donnent à des œuvres religieuses surtout aux œuvres missionnaires. Mais ne serait-il pas bon de mobiliser certaines forces missionnaires pour le salut de pays aux traditions catholiques séculaires, avant de les appliquer à l'évangélisation de peuples païens? L'évangélisation de l'Amérique du Nord reçut jadis un riche concours en or et en homme de la part de l'Autriche. Les Etats-Unis ne feraient que s'acquitter d'une dette de gratitude en secourant, aujourd'hui, efficacement les catholiques viennois et autrichiens. Comme les Juifs et les francs-maçons, les catholiques doivent, eux aussi, prendre le monde entier pour champ d'action, et concentrer leur attention et leurs forces sur les points les plus menacés.

\* \* \*

Quant à l'organisation de l'Etat et à la politique sociale chrétienne en Autriche, le peuple chrétien d'Autriche doit mettre tout en œuvre pour améliorer l'organisation de l'Etat. Il n'est pas possible que le régime parlementaire, en un temps où tous les Parlements rappellent la confusion de la Tour de Babel, soit le dernier mot de la science politique. Aucun peuple ne peut se

(1) Voir la *Revue catholique* du 25 janvier.



relever de sa chute et atteindre des hauteurs nouvelles en régime de démocratie parlementaire exagérée. Pour ce relèvement, il lui faut des facteurs d'autorité et de stabilité se réclamant du Christianisme et mettant leurs forces au service du peuple et de l'Etat chrétiens. Il y a longtemps que nous aurions eu en Autriche le fascisme rouge, si les milieux agricoles et bourgeois n'avaient organisé les *Heimwehren* et, par elles, tenu la Terreur rouge en échec. Seule la force peut vaincre le terrorisme. Et voilà pourquoi il faut, en Autriche, promouvoir et renforcer les *Heimwehren*. Mais il ne suffit pas de les renforcer : il faut, avant tout, leur infuser cet esprit qui respecte les traditions chrétiennes du peuple et qui comprend la mission de l'Eglise.

\* \* \*

Le parti social-chrétien doit se contraindre à bien des orientations et des pratiques nouvelles. Les milieux gouvernementaux ne doivent pas attacher plus d'importance que ne leur donnent les socialistes à certaine démocratie et à certaine constitution démocratique. Quand les socialistes ont au pouvoir, ils ne se soucient pas le moins du monde d'articles de loi. Le parti social-chrétien peut faire cas des lois, mais de celles-là seules qui sont dans une certaine mesure en accord avec le droit naturel et la loi divine. Des dispositions révolutionnaires athées doivent être ignorées. Ceci s'applique, par exemple, à la suppression légale de la censure. Que l'on tolère une certaine liberté d'opinion en science et en politique, soit ! Mais quand il ne s'agit plus de convictions respectables, quand il s'agit seulement de faire de l'argent, et d'en faire en flattant tous les instincts mauvais et toutes les passions du peuple — comme le font la littérature et le théâtre pornographiques — la tolérance est interdite aux hommes d'Etat chrétiens. Un gouvernement dont la police protège les danses immorales d'une Joséphine Baker ou les spectacles honteux tels que *Jonny spielt auf*, creuse sa propre fosse. Et qu'on ne s'inquiète pas outre mesure, à ce sujet, des soi-disant nécessités du commerce « touristique ». Une politique ne peut être bénie, qui cherche à faire de Vienne un grand établissement de plaisir pour attirer les étrangers et leur argent afin d'améliorer la condition de la population. Nous avons besoin d'aide, mais ne nous la procurons pas par des moyens douteux ! Obtenons la plutôt en parlant haut et clair aux hommes politiques de l'Entente. Il y a, en fin de compte, trop de chrétiens dans le monde pour permettre qu'un peuple (selon l'expression citée) « finisse dans la boue ». Les Croates n'ont pas encore gagné leur liberté par leur politique radicale, mais ils ont tout de même réussi à faire annuler l'injuste constitution de Vidovdan. Peut-être les Autrichiens aussi eussent-ils fait plus pour l'amélioration de leur situation internationale s'ils avaient davantage parlé en lutteurs et en prophètes, et moins en diplomates courtois.

\* \* \*

Le parti social-chrétien doit, avant tout, tirer une ligne de démarcation très nette entre son activité et le monde juif de la Banque et de la Bourse. Les hommes d'Etat de nos jours sont tenus à bien des compromis, mais il faut éviter les compromis qui laissent une trop grande liberté d'action aux ennemis de la culture et du peuple. Il devrait être possible d'inspirer à certains ploutocrates plus de considération pratique pour les besoins du peuple, plus de retenue dans leur appétit au gain, plus de goût pour une vie plus simple. La politique du plus grand dividende et l'avarice de la haute volée-dorée ne portent-elles pas à la révolution le peuple dénué de tout au sein duquel elles sévissent ?

Est-il admissible que la finance viennoise se livre à l'une orgie après l'autre ? Est-il convenable que le Rotschild viennois, au lieu de chercher à soulager la misère du peuple, organise des expéditions de chasse en Afrique, et entreprenne de nombreux voyages à Brioni avec deux douzaines de poneys de polo et une douzaine de serviteurs ? Il serait vraiment nécessaire en ces temps-ci que les hommes du parti social-chrétien prissent une attitude plus résolue vis-à-vis de ce monde-là.

On raconte de Vogelsang, qu'étant un jour en compagnie du sociologue suisse Decurtins, il rencontra un Juif auquel il témoigna la plus grande réserve : tout sentiment de cordialité s'étant évanoui en lui à la pensée du tort fait par les Juifs au peuple chrétien. Les chrétiens de Vienne ne parviennent pas à comprendre que certains hommes politiques chrétiens se plaisent presque davantage en la société des Juifs qu'en celle de leurs coreligionnaires. Les dirigeants du parti social-chrétien ont plus de devoirs et plus de responsabilité que jamais. C'est avec raison qu'un « Hermite » écrit dans les *Neuen Züricher Nachrichten* du 5 janvier 1929 : Ce n'est pas Dieu qu'il faut blâmer des tristes conditions de vie de tant d'hommes. Ce n'est pas Dieu qu'il faut blâmer du travail sans répit d'aujourd'hui, de la baisse des salaires, de l'esclavage auquel sont réduits des millions d'hommes, condamnés à satisfaire les moindres désirs des maîtres de l'or, et n'échappant qu'au seul supplice du fouet. « Dieu a donné aux pays et aux peuples des gouvernements doués de raison ; il leur a donné des hommes sages, doués de pénétration et de jugement ; des hommes compatissants, pleins d'amour et de sollicitude. Ceux-ci doivent exercer leurs fonctions, se rendre compte de leur devoir, lutter pour le bien de leurs semblables ; combattre les exploiteurs et les tyrans éhontés qui veulent à tout prix payer chaque année des dividendes de 25 p. c. à ceux qui, millionnaires déjà, refusent à l'ouvrier un salaire qui lui permette de vivre. »

\* \* \*

Restent les devoirs du clergé. Nous les avons déjà indiqués. S'il faut souvent, devant la carence du clergé, citer les mots latins : « *Omne malum a clero* », il y a sûrement lieu, quand le clergé remplit tous ses devoirs, de prononcer les mots contraires : « *Omne bonum a clero* », c'est-à-dire tout bien vient du clergé. Il n'appartient pas à un laïc d'en dire davantage sur ce quatrième point. Un prêtre s'en occupera.

D<sup>r</sup> JOSEPH ÉBERLÉ,Directeur de la *Schönere Zukunft*, Vienne.

## ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Nos nombreux abonnés étrangers nous obligeront beaucoup en nous faisant parvenir le montant de leur abonnement (20, 17, 12, 11 ou 10 belgas suivant les pays) soit en souscrivant un abonnement, soit avant l'expiration de leur abonnement en cours.

Il ne sera plus donné suite qu'aux demandes d'abonnements accompagnées du paiement anticipatif. Le service de la Revue sera supprimé sans autre avis à l'échéance de tout abonnement qui n'aura pas été renouvelé par le versement du montant dû.

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

|   |           |
|---|-----------|
| I. — Pour l'Allemagne occupée (militaires en service actif)   | 10 belgas |
| II. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg   | 11 belgas |
| III. — Pour le Congo belge  | 12 belgas |
| IV. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Honorie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger, Oubangi-Chari, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Égypte, Mexique, Equateur | 17 belgas |
| V. — Pour tous les autres pays  | 20 belgas |

## Un grand poète bénédictin Dom A. M. Achard

*Homo creatus est ut laudet Deum.*  
SAINT IGNACE DE LOYOLA  
*Laudant rite Deum lux, polus,*  
*arva, fretum.*  
SAINT FORTUNAT (Hymne pascal)

Dans les ruches silencieuses de saint Benoît, le miel de la prière ne cesse pas de se faire et d'embaumer. Au plus épais du silence, chaque cellule est une alvéole de recueillement pleine d'un inépuisable cantique. Ce n'est point seulement dans les heures de chœur, quand la voix de la cloche et la voix de l'orgue appellent les chants sacrés; c'est aussi dans les heures de travail quand le Patriarche de l'Occident, un doigt sur ses lèvres scellées, entraîne ses fils à la bibliothèque ou aux champs; c'est à chaque minute que la jubilation intérieure se compose pour Dieu. O silence que la musique des sphères des anges et des cœurs emplit d'une harmonie qu'ignorait Pythagore!... *Opus Dei*. L'œuvre de Dieu chante sa louange à Dieu. *Ora et Labora*. Le travail n'interrompt pas la prière. *Semper oportet orare*. Que ce soit par la liturgie, par l'histoire ou par des écrits de mystique, le moine prie toujours.

Paix. Joie. A l'heure la plus douloureuse de ma vie, j'ai heurté à la porte de Maredsous. L'abbaye était toute blanche sous la neige, comme l'officiant d'une fête virginale. Mais le tumulte de mon propre cœur m'empêchait d'entendre le silence. Je vous reverrai à jamais, Dom Elred, souriant et si doux, Père, Père que je n'ai plus revu mais dont le sourire est ineffaçable en moi. « Le silence, me disiez-vous, il est notre joie ». Je la devinais, au matin de la vigile de Noël, en voyant de vos frères s'agenouiller, avec quelle tendresse!... devant la statue de la Vierge sous le cloître; je la pressentais en entendant, au chapitre, l'annonce de la Naissance Divine qui précipite les moines contre terre dans la jubilation adorante... La dure vie a pu m'obliger à partir soudain. Les jours peuvent m'entraîner, loin de cette vision de la paix. Une nostalgie s'est installée dans mon cœur.

Je sais maintenant toute cette musique du silence, toute cette ame bénédictine, car c'est elle, c'est bien elle que le R. P. Dom A. M. Achard, moine bénédictin de l'Abbaye de Saint-André, a mise dans ses hymnes, ses jubilantes et pacifiantes hymnes.

... O Béné,  
Patriarche des moines  
Et des nations d'Occident  
Père,  
Dont l'ombre enfante l'ombre  
Et les nombres  
Chantants  
De tant de cathédrales exultantes  
Et millénaires,  
O Benoît!...

Ainsi Dom Achard célèbre l'Abbé qui a posé la première pierre de toutes les Abbayes, de Saint-André comme de Maredsous, du Mont-César comme du Mont-Cassin, de Solesmes et de Ligugé.

Mais les « nombres chantants » ne sont pas que dans les cathédrales. Ils sont dans les statues religieuses des grands maîtres ou dans leurs tableaux, ou dans leurs symphonies. Ils sont dans les poèmes et dans les ostensoirs. Le Tout-Puissant a mis dans la main des hommes la faculté de façonner à leur tour de belles choses qui chantent sa gloire. L'homme a été créé pour louer Dieu, dit saint Ignace de Loyola.

Bien plus, il n'est rien qui ne soit appelé à cette louange. L'hymne pascal de saint Fortunat est toujours vraie : « Le monde renaissant, dans sa reconnaissance, proclame le retour de tous les biens avec leur dispensateur. Après la mort amère, au Christ triomphant les bois partout offrent leur feuillage; les prés, leurs fleurs. La lumière, le ciel, les champs, la mer louent religieusement Dieu, qui, après avoir brisé les lois de l'enfer, passe au-dessus des étoiles. Dieu qui avait été crucifié, voici qu'il règne partout et que toutes les choses créées apportent au Créateur leur prière.

Cette hymne splendide, que M. Henri Bremond oppose heureusement au jansénisme, quel horizon n'ouvre-t-elle pas?.. Et

voilà l'horizon devant lequel se dresse Dom Achard. Il rassemble dans ses mains sacerdotales dans ses mains monacales tous ces « nombres chantants ». De toutes parts il découvre, dans le ravissement le plus pur, des « chanteurs de Dieu », hommes et choses, qu'il élève, à son tour, vers le Créateur, dans les « nombres chantants » de sa très pure poésie.

« Chanteurs de Dieu » (1)... Quel beau livre nous apportent les éditions Vromant!... Sur un lourd Hollande Pannekoek, en des caractères harmonieux et nets, la présentation du volume elle-même chante Dieu. Les bois de Pierre Nisot, si simples et si attachants, de l'Alleluia franciscain du frontispice à la chapelle sous la neige du « *Te Deum Laudamus* » de Noël, correspondent merveilleusement au texte, comme les silences enluminures aux vieux missels. Tout concourt à la même impression d'apaisement et d'allégresse.

Hymnes sœurs de celles d'un Fortunat ou d'un Thomas d'Aquin, odes comparables par leur forme et leur mouvement à celles d'un Pindare, cantiques enamorés pareils aux cantiques de François d'Assise, de quelque nom qu'il nous plaise d'appeler ces poèmes, ils sont vraiment d'un « Chanteur de Dieu », d'un grand poète chrétien, bénédictin, qui, dans le silence comme dans les cloches, appelle toujours ses frères à l'office du « Chant Sublime ».

Comment oublierai-je la joie que me donna la *Revue catholique des idées et des faits*, quand elle publia, l'an dernier, *Il Penseroso*, ce magnifique poème de Dom Achard, à la gloire de la sculpture chrétienne? J'ignorais tout encore de l'auteur. Mais je lisais et je relisais son œuvre dans l'enthousiasme. Quelque chose d'aussi profond et d'aussi majestueux que du Claudel, mais avec une voix neuve et originale, cet accent personnel qui ne trompe pas sur le poète-né, sur le chant nécessaire.

... — De Profundis, des profondeurs  
De moi-même et de la vanité,  
Seigneur,  
Je me suis élané vers Toi comme un cri.  
Ecoute ma prière;  
Répands ton Verbe dans mon âme,  
Et le gouffre de mon pauvre cœur  
Insatiable,  
Daigne le combler de ton Cœur...

... O rythmes, dont le mouvement  
Vient d'ailleurs,  
Comme celui des flots  
Vient des astres!...

Qu'il est dur de citer!... Au moment que l'on vient de choisir un passage, on regrette d'abandonner ce qui le précède et ce qui le suit. Ne trahit-on pas le poète, quand, surtout, comme il arrive ici, le poème forme un tout aussi lié qu'un développement musical? Chaque hymne de Dom Achard me fait songer à un prélude ou à une fugue de Bach. Je voudrais faire sentir la modulation qu'il met d'un vers à un vers, ou d'une strophe à une strophe. Nous sommes accoutumés à l'harmonie de la prosodie classique. Mais pliez-vous au rythme, aux inflexions que donne le poète des « Chanteurs de Dieu » à chacune de ses odes : vous serez étonnés tout à la fois et charmés de cette sûreté simple, de cette coulante plénitude.

Paul Claudel, dans son admirable chapitre sur Rimbaud, de *Positions et propositions*, parle de cette « prose merveilleuse tout imprégnée jusqu'en ses dernières fibres, comme le bois moelleux et sec d'un Stradivarius, par le son intelligible ». Telle est la poésie de Dom Achard. Et l'on peut dire d'elle ce que dit Claudel encore de la musique rimbaldienne : « Toutes les ressources de l'incidente, tout le concert des terminaisons, le plus riche et le plus subtil qu'aucune langue humaine puisse apprêter, sont enfin pleinement utilisés. Le principe de la « rime intérieure », de l'accord dominant, posé par Pascal, est développé avec une richesse de modulations et de résolutions incomparable ».

L'alexandrin trouve d'ailleurs sa place dans ce concert. Dom

(1) Les lecteurs désireux d'acquiescer les *Chanteurs de Dieu*, avec bois originaux de Pierre Nisot, magnifiquement édités par Vromant, à tirage limité, sont priés de s'adresser à la *Revue catholique* qui dispose d'un certain nombre d'exemplaires.

Achard use de ce vers, comme de tous les autres, beaucoup plus souvent qu'un lecteur inattentif ne le croirait :

*O chanteur bien-aimé de la cité de Dieu...  
Midi donne au matin et la nuit donne au soir...  
Et tout ne sera tout que dans le face-à-face...  
Répands en nous la paix de tes horizons clairs...  
Rayonne en nous l'amour qui chante et renouvelle...  
Non, je n'adorerai ni l'Homme ni son Art...  
Il se fit cette nuit une grande lumière...  
Bethléem pour le temps et pour l'éternité...  
Leurs yeux sont tout brillants de réve et de sommeil...  
Il est vraiment minuit et c'est vraiment Noël...  
Nous vivons en chantant dans ta belle lumière...  
— On n'est pas incroyant, seulement infidèle...*

On peut continuer. On peut de la même manière, passer en revue tous les vers octosyllabiques, ou neuvains, ou comme l'on voudra, car ils sont tous et fort noblement représentés dans les « Chanteurs de Dieu ». Dom Achard n'est point pour rien du pays de Verbaeren. Mais je ne le compare pas plus à celui-ci qu'à Claudel ou à Rimbaud.

Il est lui-même. Grand poète qui n'ignore aucune des ressources de son art et qui impose à toutes la courbe originale de son propre chant. Il faut l'écouter, encore une fois, comme on écoute Bach : vous demandez-vous, pour chaque phrase de celui-ci, à quel canon, à quelle norme elle s'applique ?

Bach : pureté, grandeur. Pour ces deux qualités, sa musique est peut-être ce que je trouve de plus concordant à la poésie de Dom Achard.

*... Toute âme claire  
Est poète.  
Et c'est pourquoi les enfants  
Sont poètes comme en naissant  
— Si quelqu'un est petit,  
Qu'il vienne donc à moi  
Et qu'il boive,  
Dit la Sagesse.*

La poésie de Dom Achard est pure jusqu'à cet esprit d'enfance. Qui, Bach. Et César Franck aussi. Et aussi les Grégoriens que ce béneficien exalte avec amour.

*Oh les Grégoriens si simples  
Cette ligne massive et cette ligne ailée  
Et les neumes qui montent en se donnant la main,  
Toute cette prière,  
Et ses alléluias  
Comme des rondes d'allégresse  
Qui jubilent,  
Comme des rondes  
Enfantines,  
D'enfants ou d'anges.  
Toute cette prière,  
Comme une aube...*

Le moine qui écrit un pareil chant suave, comment sa voix ne nous pénétrerait-elle pas jusqu'au plus profond du cœur ?

*Rien n'est beau  
Comme un petit enfant en prière.  
Quelle lumière  
Sur ce tout petit front si pur,  
Et sur ces toutes petites mains  
Gentiment jointes !  
Rien n'est plus grand  
Qu'un petit enfant en prière.  
Rien n'est grand  
Comme un homme en prière,  
Pareil à ce petit enfant...*

\*\*\*

J'ai rencontré Dom Achard au Sacré-Cœur de Montmartre. Ce grand moine tout clair, dont le visage fait de la lumière, qu'il ressemble à son œuvre !... C'est à croire que le scapulaire noir de saint Benoît est destiné à mieux faire apparaître la limpidité

de l'âme bénédictine. Clair visage, tour à tour grave et riant, d'une sérénité chrétienne, je veux dire pleine d'amour, d'une bonté paisible et pacifiante, toujours prêt à se pencher sur la peine des autres, et comme ruisselant de prière... Pourquoi m'interdirais-je de l'évoquer ? Rien n'est meilleur que de constater un tel accord du poète et de son poème. Rien n'est meilleur ni plus bienfaisant.

Il est des livres où, parfois, le lecteur peut s'arrêter et se dire : « Cette page est belle... Mais comment est l'auteur qui l'a écrite ? » Prends, ami, les « Chanteurs de Dieu » en toute confiance. Telle est l'œuvre, tel est l'homme.

Marcel Lenoir, un jour, dans son atelier, ne se lassait plus de le contempler. Que de fois ce grand peintre m'a redit qu'il eût voulu le peindre ! Rien n'est plus beau que la beauté qui est le rayonnement du cœur.

On comprend que saint Antoine de Padoue et saint Philippe Néri soient parmi les élus que préfère Dom Achard. L'esprit d'enfance toujours, la plus haute chose du monde. Au milieu de nos complications et de nos troubles, ce souffle de l'aube nous ouvre l'âme. « O pureté, pureté ! s'écriait Rimbaud... Par l'esprit on va à Dieu !... C'est cette minute d'éveil qui m'a donné la vision de la pureté... » Sortir de soi pour aller à Dieu, n'est-ce pas là toute l'âme bénédictine ? Cet étonnant M. Vincent, cité par Henri Bremond, qui veut à tout prix que saint François de Sales nous ramène à « la culture du moi », lui oppose, bien entendu, un pareil état d'esprit : « L'âme bénédictine, écrit-il, pareille à l'oiseau, exécute, sur l'aile des psaumes, de beaux et grands vols en Dieu, sans, pour ainsi dire, prendre pied à terre... » Mais non. Elle emporte toute la terre dans son vol en Dieu. Elle porte un regard si pur sur toute la création que toute la création se met à chanter le Créateur et le Rédempteur, comme dans l'hymne de Fortunat.

Je me souviens de ce beau jour, au Monastère de la Paix Notre-Dame, à Anillis, où Dom Achard voulut bien me lire tous les poèmes qui composent « Chanteurs de Dieu ». Avec quelle joie m'entraînait-il par les chemins de ce paisible vallon d'où monte, comme le parfum le plus agréable à Dieu, une incessante prière !... J'éprouvais, une fois de plus, toute la douceur cordiale de l'hospitalité bénédictine. Madame la Prieure eut la bonté de venir au parler et de nous amener un agneau pascal et un chevreau qui venaient de naître. Elle les élevait dans ses bras, derrière la grille, en un geste d'offrande. Cet agneau, quel symbole pour un cœur chrétien !... Quelle innocence chez ces doux petits animaux que la moniale caressait avec tendresse !... Je me plais à imaginer que sainte Scolastique devait se pencher ainsi vers les humbles et pures créatures de Dieu, pareille en cela à une Colette de Corbie, à une Jeanne d'Arc. Ses filles continuent une tradition millénaire... Mais les fils de saint Benoît, que Claudel a vu « pur comme un enfant » auprès de sa sœur Scolastique, ont la même tendresse au fond du cœur. Dom Achard a pris toute la création, comme un chevreau, entre ses mains, et, souriant, il l'offre au Père...

Il y a cependant, une offrande plus haute, infiniment. Ce grand poète, n'ignore pas les limites de l'art. Après avoir célébré les Grégoriens comme on l'a vu, il ajoute :

*Mais ont-ils donc tout dit,  
De cela qui ne peut se dire ?*

\*\*\*

La Messe, le Sommet de l'Opus Dei, l'Opus Dei même. Comment Dom Achard n'aurait-il point, au-dessus de tout poème, infiniment, dressé le Saint-Sacrifice ?... Quand il a exalté Dante et Claudel, dans une grande ode pleine de toute la création et de tout l'Evangile, voici le salut qui monte à ses lèvres :

*La Paix soit avec toi, Claudel,  
La paix soit avec nous tous.  
Que la paix du Christ exulte dans nos cœurs !  
Sois béni  
Pour la magnificence du poème de ta vie,  
Pour ton œuvre d'Etat ;  
Pour tes enfants,  
Pour toute cette couronne  
De bénignité ;  
Pour le jaillissement d'infini  
De ton Annonce et de tes Odes.*

Sois béni, mon frère.  
 Et puisque le Seigneur m'a fait prêtre,  
 — C'est lui qui m'a choisi et non point moi qui l'ai choisi  
 Et je chanterai éternellement ses miséricordes —  
 Je dirai la Messe pour toi, Claudel.  
 En action de grâces,  
 Au Père, au Fils et au Saint-Esprit.  
 Et pour qu'exultent toujours plus  
 En toi  
 Cette gloire du Seigneur  
 Et son Testament  
 Eternel  
 Dans le Sang très précieux,  
 Et cette bénédiction de ton chant.  
 — Le cœur du Bon Dieu  
 Dans ton cœur  
 La Messe.  
 Tout.  
 Amen. Amen. Amen.  
 Alleluia. Alleluia. Alleluia.

« La Messe. — Tout. » Dom Achard le sait, Dom Achard le redit. Et ce n'est pas la moindre beauté de ses « Chanteurs de Dieu ». Toute la création est là, tous les artistes, et cet ange aussi que « le plus grand des poètes », saint François d'Assise, entendit jouer de la viole... Mais un chant dépasse tout cela, qui est le chant du Christ lui-même. « Chanter la Messe », murmure le poète.

Chanter la messe.  
 Quel est celui,  
 Qui, ayant une voix et un cœur  
 Et ayant compris,  
 Ayant compris ce qu'il a pu comprendre.  
 Ou deviné, ou désiré;  
 Quel est celui,  
 Qui devant la Réalité souveraine  
 Et la Poésie transcendante,  
 N'a pas senti se fondre tout son cœur  
 Et qui n'est pas monté tout droit  
 Avec son chant?

« L'éternelle enfance de Dieu », pour employer l'expression magnifique de Paul Claudel, repose sur le cœur d'enfant du moine.

J'aurais voulu suivre un à un les poèmes du R. P. Dom Achard

N'est-ce pas que la terre contemple le ciel  
 En Provence, Mistral.  
 Et toi, ô Gezelle.  
 En Flandre?...

Dès les premières cadences, on est saisi jusqu'au fond de l'âme. Et puis, c'est le *Venite, exultemus Domino*; commentaire lyrique du discours de saint Paul de l'Aréopage : « *ἠγάπη ἀθανάτου* » et nommant à l'art le « Dieu inconnu », pour finir dans l'allégresse du « Magnificat » et du Canticum des créatures... Il faudrait s'arrêter à chacune de ces odes. Les plus brèves sont aussi grandes que les autres : « La Maison », « Orfèvres », « La Montagne du Roi-Phète ». Je cueille, au passage, en regrettant tout le reste, cette fleur exquise du poème dédié à Maurice Denis :

... Oh! sur ta harpe de lumière,  
 Chante nous la grande Lumière  
 — Qui vit la Nuit à Bethléem  
 Qui fit le jour à Bethléem  
 Par Marie,  
 Pour les petits.  
 Ô Denis,  
 Lumineux Génie  
 Fais-nous petits  
 O toi si grand,  
 Toi petit comme les enfants.  
 — Dieu seul est fort, Dieu seul est grand.  
 Si petit et si caressant!

Le grand peintre qu'il aime, c'est ainsi que Dom Achard le voit encore, dans son chant final, cet admirable « Te Deum Lau-

damus » de Noël qui est une chose neuve, toute neuve, même après Péguy, même après Claudel, ce « Te Deum » où il rassemble tous les artistes, tous les savants, tous les écrivains de notre temps, autour de la Crèche de Jésus :

— Et Denis, là, tout près,  
 Avec toute son âme  
 Fait son portrait!...

Ces notes gracieuses, comme dans Bach, n'amènent pas moins l'Alleluia de toutes les orgues données. Il faut lire et relire tout ce « triomphe de l'Amour » qui couronne le volume.

Ai-je su faire deviner l'étendue et l'ampleur de ce clavier magistral?... Et la Belgique n'est pas oubliée, ni le roi Albert, ni le cardinal Mercier. Je laisse à regret tant de richesses... Je n'ai rien dit du flot d'images originales et justes qui se pressent... L'œuvre de Dom Achard est une cathédrale de paroles humaines; une cathédrale de lumière où entrent largement les rayons du soleil et des autres étoiles, les souffles embaumés de l'océan et de la forêt allégresse des oiseaux et des feuillages; une grande cathédrale bénédictine accueillante et paisible, où la foule des saints invite à les suivre les pauvres pécheurs que nous sommes une immense cathédrale de Chrétienté, toute ruisselante des accords les plus forts et les plus suaves, des appels inénarrables de la divine Tendresse, une cathédrale jubilante... Le critique n'a pu en ces quelques pages, que la montrer du seuil, maladroitement, aux lecteurs qui ont bien voulu le suivre. Qu'ils rentrent maintenant sous les hautes nefs, entre les pures chapelles, jusqu'à l'abside consacrée à la Vierge, dans les flammes entrecroisées des vitraux, qu'ils lisent, comme il faut les lire, les « Chanteurs de Dieu » : le royaume de la Joie s'ouvre à leurs regards et à leurs âmes.

JEAN SOULAIROL.

## Après dix ans

Avant la guerre, « deux courants moraux nettement distincts se disputaient notre vie sociale : le païen et le chrétien. Le courant païen voulait « descendre » par l'égoïsme, le courant chrétien « monter » par le renoncement...

« Comment, chez nous, la guerre affecta-t-elle ces deux tendances? Furent-elles affaiblies ou renforcées?...

« Chez nous, le courant païen est devenu plus fort et plus profond. Il y a plus d'hommes qu'avant la guerre, qui font de la jouissance sensible et matérielle le but de la vie. Le fait est là... »

« Et le courant catholique? »

« Il ne s'est pas élargi, du moins pas notablement, mais il s'est approfondi et il est devenu plus rapide. Le nombre de vrais catholiques n'a pas sensiblement augmenté, mais leur qualité est meilleure... »

Nous écrivions cela en 1919. La situation morale de notre pays aujourd'hui, après dix ans, peut se définir en termes à peu près identiques.

Le courant païen s'est encore renforcé et élargi. Plus d'hommes qu'il y a dix ans s'enfoncent dans un épais matérialisme, et cela dans toutes les classes sociales.

Pendant plus d'un siècle d'ailleurs, le terrain fut préparé à souhait pour un pareil enlèvement.

La science et la littérature mondiale ont été, en grande partie, sous l'influence d'incroyants; les grandes inventions et leurs applications étaient aux mains d'incroyants ou furent utilisées contre nous.

La science spéculative — la philosophie, l'histoire, l'exégèse — était animée et conduite par le kantisme et par les systèmes et méthodes, enfants ou petits-enfants nés du kantisme.

Nos penseurs à nous — à l'exception du génial Newman, dont l'influence sur la vie intellectuelle du XIX<sup>e</sup> siècle resta d'ailleurs confinée par les eaux de la mer du Nord et de la Manche —

n'eurent pas grande influence dans les milieux intellectuels. La science spéculative exclut la religion de la vie et ne la considérait plus — au mieux — que comme un produit du passé dont la fin était proche.

Les sciences positives, naturelles et expérimentales étaient opposées, ou du moins indifférentes à notre religion. Les catholiques qui s'y adonnaient, même au tout premier rang — Pasteur, par exemple — ne savaient ou n'osaient pas employer leur science au profit de leur foi. Les grandes manifestations de la vie culturelle comme le théâtre et la presse; les utilisations et les applications des inventions comme le cinéma et le radio furent, et sont encore, en grande partie mises au service de l'irréligion et de l'indifférentisme religieux.

La littérature mondiale passa à côté de la religion comme on passe à côté d'un valet renvoyé; elle tailla ses plumes pour exalter l'homme naturel, sensuel, jouisseur et révolté.

Les catholiques du XIX<sup>e</sup> siècle ne se sont pas fait valoir et dans aucun domaine ils n'ont conquis la place qui leur revenait. Fût-ce de leur faute? Laissons provisoirement cette question sans réponse. Ce qu'il y a de certain, c'est que notre indolence intellectuelle et notre coupable quiétude sont inexcusables... Nous étions certains de posséder la doctrine de vie et nous avons laissé les hommes qui nous entouraient sevrés de cette vérité et égarés par des systèmes païens.

La mentalité libérale qui domina et mena pendant tout le XIX<sup>e</sup> siècle l'Europe occidentale contribua grandement à chasser la foi de la vie publique pour la confiner au salon et à la cuisine.

Le libéralisme édifia l'Etat et les autres institutions en dehors, et sans le secours, de la religion qu'il prétendait ne plus tolérer que derrière les lourds portails des églises. Le libéralisme organisa la vie économique sur une base purement matérielle et n'admit dans l'organisation de l'industrie et du commerce aucune des lois divines éternelles de justice et de charité.

Le résultat de cette activité? Non seulement l'Etat et la vie professionnelle se trouvèrent en dehors de toute religion, mais beaucoup de catholiques, pour ne pas dire la plupart des catholiques, acceptèrent ce bannissement de leur foi. Pénétrés, eux aussi, d'esprit libéral, ils approuvèrent et légitimèrent, consciemment ou inconsciemment, qu'on méconnût et qu'on négligeât la révélation de Jésus. Et... aujourd'hui encore, ils approuvent et ils légitiment.

Les catholiques, les meilleurs souvent, sont loin d'être guéris de la maladie libérale.

Cette maladie les amena à permettre encore à la religion d'élever la voix à l'église et à leur foyer, du moins quand la porte de la maison était bien fermée, mais elle les empêcha d'exhiber leur religion à la rue, à l'usine, au bureau, au magasin. La religion était une affaire privée et devait le rester.

Par là nous étions devenus timides et craintifs, préoccupés de ne pas choquer par notre conviction religieuse ceux qui pensaient autrement que nous. Nous nous appliquâmes à ce que l'on supportât notre foi et à ce qu'on nous la pardonnât en égard à notre largeur d'idées. Nous laissâmes s'affaiblir notre vie religieuse personnelle jusqu'au minimum le plus réduit. Nous tremblions de peur et d'épouvante quand parfois un audacieux osait parler de résistance, de croisade et de conquête, comme de braves et tranquilles rentiers dont le gamin a sauté par-dessus la haie du jardin et s'est mis à casser avec fracas les carreaux des voisins.

Nous étions des timides très satisfaits de cette timidité supportée.

Ce même esprit libéral nous tint pendant longtemps éloigné des ouvriers et de leurs profonds besoins spirituels et matériels. Ce même esprit libéral nous fit placer la politique au-dessus de la religion et souvent identifier la politique et la religion.

Par la faute du libéralisme économique, des millions d'ouvriers étaient tombés dans une misère spirituelle et matérielle imméritée.

Papes et évêques avaient en temps opportun sonné l'alarme et engagé les catholiques à tendre une main fraternelle aux déshérités de ce monde.

Mais la plupart des catholiques n'ont pas prêté l'oreille. La pros-

périté du pays et leur politique prétendument catholique leur paraissaient devoir souffrir d'une élévation et d'un anoblissement de la classe ouvrière. En ces temps-là, quoiconque allait vers l'ouvrier avec une grande charité chrétienne était anathématisé et méprisé!

Les résultats ne se firent pas attendre. Par cette préoccupation sociale et politique étroite et à courte vue, un million d'êtres humains — salariés et familles de salariés — furent, rien que pour notre pays, poussés vers le socialisme. Et dans ce socialisme, un million d'hommes ont perdu ce qu'ils avaient de plus précieux pour le pèlerinage d'ici-bas : je ne dis pas leur foi, mais la pratique de la foi, ce qui, à la longue, revient d'ailleurs au même.

Voilà ce que réalisa chez nous, l'esprit libéral de beaucoup de catholiques éminents. La pureté et la sincérité de leurs intentions ont beau être au-dessus de tout soupçon, il reste hélas, la certitude de la coresponsabilité de ces catholiques dans l'apostasie d'un million de compatriotes.

Que si en temps opportun nous étions allés franchement au peuple et l'avions aidé conformément à l'esprit chrétien et contre les principes libéraux — comme fit le Boerenbond pour les paysans — la situation ne serait pas aussi noire qu'elle l'est. Bien au contraire.

L'incroyance de la science et de la littérature, la timidité libérale et le minimalisme libéral, l'indifférence social envers les salariés, firent que beaucoup d'hommes se détournèrent de Dieu pour ne plus regarder que la table du festin richement garnie.

Le champ est prêt pour la barbarie universelle. Inutile de nous mettre des œillères : ce n'est qu'aujourd'hui que se livre la grande bataille. C'est de nos jours qu'il sera décidé si les peuples dits civilisés sombreront ou non dans le plus bas matérialisme.

Pourquoi? Parce que c'est précisément aujourd'hui qu'est employée contre la noblesse humaine et l'influence élevatrice de la religion l'arme la plus nocive et la plus lourde. Ce ne sont ni les vérités révélées par la foi, ni les lois morales qui en découlent que l'on combat, que l'on nie ou que l'on rejette ouvertement. Ce n'était là que la préparation de la grande bataille.

La civilisation et la religion sont actuellement minées du côté de la pratique morale : *des mœurs païennes sont substituées aux mœurs chrétiennes*, sans théorie qui tâche de justifier ces mœurs païennes, mais en fait, brutalement, décidément, hardiment, en tout et partout.

Voilà bien le grand danger de l'heure!

Et il ne date pas d'hier. Il est aussi ancien que le monde. Mais rarement le mal fut plus menaçant, plus impudent, plus agressif qu'il l'est depuis dix ans. La recherche des jouissances et des commodités est devenue générale dans tous les pays de l'Europe occidentale et dans toutes les classes de la société.

La famille, cellule sociale, se désagrège. Chaque année voit croître de façon effrayante le nombre des divorcés. Pour beaucoup le mariage n'est plus un engagement permanent mais seulement un accord momentané de deux têtes folles ou de deux jouisseurs. La fidélité conjugale, le devoir envers les enfants n'existent plus.

Plus d'enfants, si ce n'est par hasard. Dans de nombreuses régions de notre pays la natalité baisse rapidement. Chaque année, on se lamente hautement sur la Wallonie qui meurt. Mais chaque année la Flandre suit le même chemin sur les traces de la Wallonie.

L'habillement — qui devient plutôt du déshabillage — est conçu pour exciter les passions et pour bannir l'honnêteté et la pureté. Le culte du nu, qui se tient encore confiné au théâtre, au cinéma, dans certaines salles de danses et institutions privées est tout prêt à sortir au grand jour. Les toilettes ont déjà ouvert la porte à moitié.

L'amour de l'or, qui ne songe plus qu'à édifier vite et facilement de grosses fortunes par les spéculations boursières et de louches pratiques, ne tient aucun compte de la délicatesse et de l'honnêteté. L'argent n'a pas d'odeur.

Aux journaux, aux illustrés, aux livres, au cinéma, au théâtre, on demande d'exciter et de tendre les nerfs sans se soucier des lois morales relatives à la neutralité et à l'immoralité.

Jamais le repos dominical ne fut aussi observé que de nos jours, mais le dimanche n'est plus fêté chrétiennement. Il n'est plus qu'un jour de liesse païen. Pâques, Noël et d'autres fêtes religieuses

ne furent jamais plus impatiemment attendues, mais elles ont complètement dégénérées, dans les grandes villes surtout, en pâtisseries et en bombances.

Dans tous les domaines de la vie privée et de la vie publique ce sombre tableau peut être complété et développé : partout les mœurs païennes prennent la place des mœurs chrétiennes.

Le progrès de ces mœurs païennes, leur dispersion dans le pays entier, des villes aux villages les plus reculés, est beaucoup favorisé, en même temps que le bien-être général, par la facilité des communications. Les distances sont pratiquement abolies, dans un petit pays comme le nôtre, par la multiplicité des chemins de fer, des tramways et des autobus, par le nombre toujours plus grands d'autos, de motos, de vélos. Ce qui est reçu à la ville aujourd'hui, le sera très vite si pas demain, dans le plus lointain village.

La facilité de communication peut devenir un puissant auxiliaire pour l'apostolat du bien. En fait, aujourd'hui, elle favorise le progrès des mœurs païennes.

Des facteurs qui, à première vue, devraient endiguer cette barbarie, se sont révélés impuissants et sans action.

L'éducation dans nos écoles et instituts de tout genre. L'enseignement moyen est pour les huit-dixièmes entre nos mains. Dans la très grande majorité des écoles primaires, les élèves reçoivent une formation vraiment chrétienne. Comment se fait-il donc que l'école ne puisse arrêter la déchristianisation par les mœurs?

Parce que l'atmosphère que les enfants respirent en rue, souvent même au foyer familial, est déjà corrompue, et que l'éducation chrétienne pendant les heures de classe n'a pas de prise suffisante et glisse comme l'eau sur un canard. Ce qui est laborieusement édifié à l'école, s'effrite en rue et à la maison.

Parce que les garçons et les filles qui, après l'école, à quatorze ans, sont jetés dans la vie publique, sont rapidement gâtés et emportés par le courant paganisateur. Sans soutien de leur famille ou d'une organisation chrétienne, il faut vraiment un miracle de la grâce pour les tenir dans le bon chemin.

Qui détient l'école, disait-on jadis, est maître de l'avenir du pays... Cela n'est plus vrai, du moins en ce qui concerne l'éducation catholique. Nos écoles doivent être renforcées, complétées et continuées par une aide étrangère. Sans quoi notre action se perdra souvent dans le sable.

Le grand nombre de vrais catholiques dans notre pays... En vérité si tous les catholiques avaient la volonté et le courage d'être partout et toujours logiques avec leur foi — au foyer domestique, dans leurs fréquentations, dans toute leur vie quotidienne — le pays serait changé du jour au lendemain. La corruption des mœurs ne serait pas élaguée, mais ses progrès seraient empêchés.

Mais là git précisément une des sources du mal : l'inconséquence de beaucoup de catholiques.eux aussi sont affaiblis par les anciens facteurs défavorables, chargés de l'héritage de tout le XIX<sup>e</sup> siècle, et sont actuellement entraînés par le fleuve païen.

Aux origines du christianisme, quand la religion nouvelle pénétrait lentement dans toutes les couches de la civilisation grecque et romaine, les chrétiens pouvaient se désigner du doigt. Les convertis changeaient de vie et leurs mœurs contrastaient nettement avec celles de leur entourage païen.

Est-il possible, aujourd'hui, de désigner encore du doigt les vrais chrétiens? Hélas!...

Eux aussi sont responsables de ce que le courant païen devient plus rapide, plus profond et plus large (1).

CHANOINE TH. VAN TICHELEN.  
Inspecteur de l'enseignement libre.  
directeur de *Ons Geloof*.

(Traduit du *Hamand*.)

(1) La fin de cette étude paraîtra dans notre prochain numéro.

## La grande pitié de l'Eglise d'Espagne

C'est chez nous chose admise que le clergé espagnol est très riche. Pareille vérité ne se discute même pas. Elle est au rang des évidences. Chacun sait qu'il fait froid au pôle, chaud sous l'équateur, que le Chinois est un esprit compliqué et le Parisien un être spirituel; chacun sait également que l'Eglise d'Espagne vit dans l'opulence. Ceux qui y sont allés voir confirment d'ailleurs la chose : Burgos et Tolède ont des cathédrales rutilantes de marbre et d'orfèvrerie; on y foule des planchers d'argent; même dans les églises modestes, les autels resplendent de dorure. Un simple coup d'œil sur la législation suffit d'ailleurs à donner la certitude dernière : le catholicisme est en Espagne religion d'Etat. Nul doute n'est donc possible : le curé espagnol baigne dans le luxe.

Aussi est-ce avec un petit sursaut d'impatience que nous apprenions dernièrement le geste des archevêques de ce pays. Par une lettre collective, ils s'adressaient au Gouvernement pour réclamer avec force l'augmentation des traitements du clergé. On les entendait parler d'« églises en ruine », de « nombreux villages privés d'édifice du culte »; ils décriaient la « perspective de privations sans égale qu'offre la carrière ecclésiastique » et achevaient le tableau par cette réflexion d'une amère ironie : « Il semble que l'Etat ait pris à tâche de couper toutes les racines qui attachent encore le prêtre à la terre, pour lui montrer dans sa splendeur et radieuse nudité la seule, la vraie récompense du Ciel (1) ».

Du pathos que tout cela? Une ambition déplacée de s'emparer du premier boni qu'accuse le budget de l'Etat? Une envie immodeste d'assimiler le décorum de la vie ecclésiastique à celui des premières fonctions civiles? On s'est posé sincèrement ces questions, même dans les milieux catholiques.

L'archevêque de Tolède, cardinal Segura, y a lui-même très humblement répondu en produisant devant la Commission du budget de l'Assemblée Nationale le tableau suivant des traitements payés par l'Etat aux ecclésiastiques :

| Catégorie.                            | Montant<br>en pesetas. | Effectif. |
|---------------------------------------|------------------------|-----------|
| 1. Cures terminales . . . . .         | 2,500                  | 244       |
| 2. » » » . . . . .                    | 2,225                  | 1,026     |
| 3. » d'avancement . . . . .           | 2,000                  | 4,952     |
| 4. » de début . . . . .               | 1,750                  | 8,344     |
| 5. » rurales . . . . .                | 1,700                  | 3,236     |
| 6. Bénéfices de collégiale . . . . .  | 1,500                  | 107       |
| 7. Coadjuteurs . . . . .              | 1,300                  | 7,048     |
| 8. Aumôniers de religieuses . . . . . | 1,300                  | 804       |

Il résulte de ces chiffres que, réduits en francs belges (585 fr. pour 100 pesetas), les traitements de la plupart des ministres du culte sont inférieurs là-bas à ceux qui sont alloués en Belgique depuis la dernière péréquation. Chez nous, ces traitements varient entre 10,000 et 11,000 francs.

En Espagne, les curés « *de ascenso* » (catégorie 3) touchent l'équivalent de 11,700 francs belges; les curés « *de entrada* » (catégorie 4), 10,237 francs, les curés ruraux, 9,945 francs. Les vicaires (catégorie 7) ne perçoivent que 7,605 francs. Or, ces quatre classes réunies représentent la très grosse majorité des prêtres rétribués par l'Etat.

Ce résultat proclame l'infériorité considérable du niveau de vie des prêtres espagnols par rapport aux nôtres. Songez, en effet, que le coût de la vie est de loin supérieur en Espagne à ce qu'il est chez nous. Ajoutez à cela que, toujours suivant l'exposé officiel du cardinal Segura, la plupart des curés n'ont point de presbytère affecté à leur fonction et qu'ils doivent donc louer une maison; qu'ils paient l'impôt comme les autres citoyens et qu'en dehors du traitement de l'Etat leurs revenus sont nuls, le « casuel » étant absolument insignifiant dans l'immense majorité des paroisses. Leur situation est à ce point misérable que, lors des transferts, les curés se trouvent souvent incapables de payer leur déménagement et que l'évêché y doit subvenir.

Pour rapprocher le régime que l'Etat « catholique » d'Espagne

(1) 17 octobre 1928. Cfr. *A. B. C.*, 3 novembre, *El Debate*, 2 novembre.

fait aux ecclésiastiques de celui qu'il procure à ses fonctionnaires, savez-vous quels sont les termes de comparaison? Environ 20,000 curés, coadjuteurs et aumôniers de religieuses pourraient envier les portiers de 5<sup>e</sup> classe des ministères, qui touchent plus qu'eux; près de 3,000 curés perçoivent juste autant que ces portiers et seuls 1,250 curés, c'est-à-dire la haute élite du clergé paroissial, atteignent au niveau économique des portiers de 4<sup>e</sup> classe » (1).

Il faut donc déchanter. L'Espagne est réellement un pays de soutanes vertes. Il n'y a pas que la France où la pénurie matérielle du clergé décourage les vocations. Dans une conférence à Madrid en faveur du clergé, M. R. Marin Lazaro faisait, le 21 avril 1926, ces constatations affligeantes: « Dans de nombreux séminaires, l'effectif des élèves a diminué de 60 p. c.; dans la plupart des diocèses, un seul curé a charge de deux ou trois paroisses; innombrables sont les villages privés de messe le dimanche; bon nombre de communes ne voient leur curé que pour les baptêmes, les mariages et les enterrements; en somme, l'Espagne entière est en voie de devenir une terre de mission. » Catholicisme d'Etat, voilà ton œuvre!

Mais est-ce vraiment à l'Etat de remédier à la triste situation du clergé espagnol?

Cela ne fait aucun doute. Si l'Eglise se trouve ainsi désemparée, c'est à cause de la spoliation totale dont elle fut victime au XIX<sup>e</sup> siècle. Jusqu'alors, elle était riche, peut-être même trop riche; de là cette réputation qu'elle garde encore en dépit de la grande saignée. Mais depuis trois quarts de siècle les lois de « désamortisation » laissent brutalement privée de ses appuis économiques. Qui donc en a profité? L'Etat. Entre 1834 et 1845, la vente des biens ecclésiastiques lui rapporta près de 5 milliards de pesetas. En même temps, trente mille religieux étaient jetés sur le pavé.

Quand vint l'heure des réparations, il était de simple justice que l'Etat se chargeât lui-même de procurer à l'Eglise les ressources nécessaires. Il le fit. Déjà la Constitution de 1837, œuvre du grand spoliateur Mendizabal, consignait en son article 11 l'obligation pour la nation d'entretenir le culte et ses ministres. Ce principe n'a pas cessé d'être reconnu: les Constitutions de 1845, de 1856 et de 1860 l'ont repris tour à tour, malgré l'extrême diversité de leur inspiration, jusqu'à ce que cette dette sacrée fût proclamée, en 1876, par la Constitution qui régit encore actuellement l'Espagne.

A quoi cette solennelle promesse a-t-elle abouti en fait?

Le Concordat de 1851 avait réglé la situation par son article 38, affectant à la dotation du clergé et du culte les revenus suivants: 1<sup>o</sup> Le produit des biens restitués au clergé par la loi du 3 avril 1845; 2<sup>o</sup> Le produit des aumônes de la Sainte Croisade; 3<sup>o</sup> Le produit de certains droits afférents aux quatre ordres militaires; 4<sup>o</sup> Un impôt sur la propriété rurale et urbaine et sur le cheptel.

Qu'on ne s'y trompe pas! Ces divers revenus ne sont nullement attribués à l'Eglise en supplément des allocations de l'Etat. Ce sont les allocations de l'Etat qui se basent sur ces revenus.

La presse a commis à cet égard de grossières erreurs en discutant ces jours derniers la pétition de l'Episcopat espagnol. Seule, l'aumône dite de la Sainte Croisade est directement perçue par l'Eglise; encore vient-elle en déduction du budget du culte. Et l'Eglise arrive même à y perdre, ce revenu ayant été fixé autrefois forfaitairement à 2,670,000 pesetas, moyenne des rentrées de 1870 à 1875, alors que les rentrées sont tombées aujourd'hui à la somme de 1,570,000 pesetas. L'Etat déduit donc annuellement du budget 2 millions et demi, en supposant à l'Eglise un revenu dont elle ne perçoit en réalité que la moitié. Une autre perte résulte pour l'Eglise de ce qu'un euphémisme fiscal appelle la « donation » du clergé: c'est une retenue de 25 p. c. que, dès 1876, le Gouvernement a opérée annuellement sur le budget du culte. Jusqu'en 1890, l'Etat avait tout au moins la politesse de solliciter pour cette entaille l'assentiment du Saint-Siège; depuis lors il s'en passe. C'est une somme de 4,700,000 pesetas que l'Eglise espagnole « donne » ainsi au Trésor public, en déduction de sa portion déjà chichement congrue.

De la sorte, Bulle de Croisade et « donation » comptées, le budget du culte subit une déduction de 7,370,000 pesetas.

Est-ce à dire que ce budget n'ait fait l'objet d'aucune augmenta-

tion? Non, certes. Il ne comportait en 1850 que 38 millions, pendant trois quarts de siècle, il oscilla autour d'une moyenne de 43 millions. De ces dernières années datent quelques relèvements sensibles: notamment ceux qu'opérèrent le ministre Bugallal en 1919-20 et ensuite le Directoire, pour le porter aux environs de 60 millions.

Quand on songe que non seulement le clergé mais le culte est entretenu dans toute l'Espagne avec une pareille somme, on s'étonne du renom « catholique » que garde, je ne dis pas le peuple, mais l'Etat espagnol. Des évaluations très diverses ont été faites des besoins de l'Eglise d'Espagne. Balmes les chiffrait à 265 millions. Mendizabal lui-même, le persécuteur, dans un *Mémoire* présenté aux Cortès le 21 février 1837, estimait normale une somme de 380 millions.

On est loin de compte. Depuis 1851 la monnaie espagnole est tombée au tiers de sa valeur. Les traitements n'ont d'autre part été relevés que d'environ 50 p. c.; décomptes faits, ce calcul porte péniblement à la moitié du taux de 1851 le traitement réel du ministre du culte!

Traitement qui le laisse d'ailleurs sans pension. La Belgique, par la récente révision des traitements ecclésiastiques, a sagement établi un taux de pension à peu près équivalent à celui du traitement du ministre en fonctions. Rien de pareil en Espagne; sans doute, le décret du 15 février 1867 prévoit des taux de pension, mais un autre décret du 23 septembre 1871 — décret « d'application », sans doute — interdit l'examen des affaires de pensions ecclésiastiques. En tout et pour tout, quatre postes de cette espèce figurent au budget! Les vieux prêtres vont à l'hospice; quelques villes leur offrent des asiles spéciaux. Ainsi se termine la carrière du ministre du Seigneur dans un pays de religion d'Etat.

Si les prêtres sont mal servis, les églises ne sont pas mieux soignées. On peut estimer à 25,000 environ le nombre des édifices du culte qui existent en Espagne (16,829 paroisses et de nombreuses chapelles). Le budget de 1926 prévoyait un montant de 25,000 pesetas pour les réparations ordinaires et un autre de 500,000 pour les extraordinaires; ce qui revient à une contribution de 210 pesetas par an et par église. Or, la plupart de ces temples sont anciens, d'autres, les cathédrales, absorbent constamment de grosses sommes. Ne nous étonnons donc pas de voir la soutane verte dans une église délabrée. La vigilance de l'Etat a préétabli cette harmonie.

Peut-être bien que, en dépit de cette situation pitoyable, l'argumentation des évêques d'Espagne impressionnerait peu un Américain. Les catholiques des Etats-Unis soutiennent le culte et les œuvres par leurs libres subventions. Ainsi en fut-il au début dans tous les pays. Mais rappelons-nous qu'en Espagne, comme en Belgique, comme en France, l'Eglise s'est vue un beau jour dépouillée des biens qu'elle tenait de la piété des fidèles. Devant le péril d'une nouvelle « sécularisation », les catholiques s'abstiennent désormais, dans ces pays, de créer au profit du culte des fondations nouvelles. Pis encore: la promesse constitutionnelle elle-même a tari en Espagne la source de la générosité catholique. « La nation, proclame l'article 11, s'oblige à entretenir le culte et ses ministres. » C'est complet. Le peuple croit qu'il en est ainsi; quand il donne au prêtre, c'est pour telle ou telle œuvre, mais guère pour le prêtre lui-même. Au surplus, ne nous faisons pas d'illusion: le peuple d'Espagne, le peuple croyant et pratiquant, n'est pas riche. En justice et en fait, l'Eglise dépend donc de l'Etat pour son existence matérielle.

Restitution d'une parcelle du revenu autrefois dérobé, le budget du culte est enfin la contre-partie d'une emprise que l'Etat espagnol persiste à exercer sur la vie intérieure de l'Eglise. Le « Roi catholique » n'est en effet pas seulement pour elle un fils très fidèle, il est aussi un patron. Sait-on qu'en Espagne c'est le Gouvernement qui présente les évêques et nomme les curés? Une pareille tutelle serait une profanation si elle ne se traduisait au profit de l'Eglise par une protection efficace.

Il sert de peu, dans cette instance, comme le fait *El Sol* et après lui *Le Temps* de Paris, d'appeler à la rescousse le haut clergé. Suivant ces journaux, ce sont les menses épiscopales, ce sont les curés fortunés des villes qui devraient pourvoir à la dignité matérielle de l'ensemble des prêtres. Fort bien, mais sait-on que les menses sont, elles aussi, fort dépourvues et que les évêchés ont dans tous les pays un fardeau gigantesque d'œuvres à soutenir?

(1) Lettre collective des archevêques.

Quant à la richesse du haut clergé, je me rappellerai toujours la confiance d'un chanoine titulaire de la cathédrale de Tolède, métropole des Espagnes. Ce prêtre, grand directeur d'œuvres, se plaignait de ne pouvoir même se constituer la petite bibliothèque nécessaire à son apostolat! En tout et pour tout, les chanoines d'archevêché perçoivent par jour 10 ou 11 pesetas; les chanoines d'évêché, 10 pesetas; ceux des collégiales, de 6 à 7 pesetas. Il y a d'ailleurs longtemps que les « grands », dans le clergé, se sacrifient pour les « petits ». A ce propos, Primo de Rivera rappelait l'autre jour un beau trait à l'honneur du cardinal Segura: « Durant les huit années qu'il passa comme évêque à Coria, disait le général, ce prélat s'est dépouillé totalement. A maintes reprises nous avons dû lui fournir de quoi se vêtir. » Le cardinal est qualifié pour plaider aujourd'hui la misère de ses prêtres.

La question du temporel du culte reste ouverte en Espagne.

Sans doute, après les débats de l'Assemblée Nationale, le Gouvernement a accepté de porter à 3,200,000 pesetas le montant de l'augmentation prévue (1). Les vicaires percevront 200 pesetas de plus; les curés ruraux et de début 150 pesetas. Mais ces quantités ne seront pas suffisantes pour assurer au clergé un niveau de vie décent.

Le prêtre peut se passer de luxe; le confort même ne lui est pas indispensable. Mais il est aux privations qu'il consent une limite en dessous de laquelle son prestige se brise et son apostolat se paralyse. Le temporel conditionne le spirituel.

GIOVANNI HOVOIS.

(1) Le budget sanctionné pour 1929 et 1930 porte à 66,267,960,48 pesetas le montant des obligations ecclésiastiques permanentes.

## Les idées et les faits

### Chronique des Idées

#### La question romaine

La question romaine s'achemine, dit-on, vers sa solution. Il y a longtemps qu'elle s'en rapprochait, étape par étape. L'émotion est grande dans l'univers catholique, l'attente de l'événement presque impatiente, à la pensée d'être enfin délivré de ce cauchemar qui, depuis cinquante-huit ans, pesait sur nos consciences, à l'annonce que le Saint-Siège récupérerait enfin la plénitude de son indépendance.

Déjà, en 1921, un revirement marqué s'était produit dans l'opinion italienne, si bien que le Gouvernement italien prit le parti de réunir et de publier officiellement dans un *Livre vert*, à titre documentaire s'entend, les articles consacrés à la question romaine par la presse de toutes nuances de la Péninsule.

Fait caractéristique, alors déjà, il y avait presque unanimité parmi les organes italiens pour dénoncer comme insuffisante, gravement défectueuse, en réalité comme caduque, la fameuse loi des garanties du 13 mai 1871, que depuis un demi-siècle, on s'entêtait, au delà des Alpes, à proclamer le statut définitif et irrévocable réglementant la situation de la Papauté dans l'Italie unifiée. Pour les fils de Machiavel, elle était comme le Coran pour les fils de Mahomet, sacro-sainte et intangible. Il ne sera pas inutile d'en rappeler les dispositions essentielles. L'Etat italien reconnaissait l'inviolabilité de la personne du Pape et sa qualité de Souverain, lui concédait la jouissance des palais du Vatican, du Latran, de la Chancellerie et de la villa Castel-Gandolfo, garantissait la liberté des Conclaves et des Conciles, renonçait à tout contrôle sur les affaires ecclésiastiques et assurait à la Cour pontificale une dotation de 3,225,000 livres. La loi ne disait mot d'ailleurs des débris de souveraineté que la Capitulation de Rome avait promis sur la Cité léonine.

Malgré ces immunités, malgré ces avantages matériels, le Pape la repoussa du pied « comme nulle et radicalement nulle ». La raison capitale en est claire. L'accepter, c'était reconnaître l'usurpation. Ensuite, texte unilatéral, élaboré sans le Saint-Siège, elle faisait reposer la Papauté et les conditions de son indépendance sur le sable mouvant des majorités parlementaires, les livrant à toutes les fluctuations de la politique intérieure. De quel droit le Gouvernement italien légiférait-il seul sur la puissance pontificale qui n'est étrangère nulle part et dont le mode d'existence intéresse tous les Etats?

Ce fut l'aveuglement de l'Italie de prétendre cadencasser l'intérêt universel par excellence dans le cercle rétréci de la politique intérieure. Fait curieux et piquant de contradiction: le droit d'intervention des autres nations dans la réglementation de la question romaine, le Gouvernement italien le rejetait en tant que contrôle, mais l'invoquait en tant que ratification. Est-ce que, au Congrès de Berlin de 1878, l'Italie ne s'efforça pas, sans succès d'ailleurs, d'obtenir le visa de ce tribunal européen sur l'invasion et la prise

de possession de Rome, l'homologation diplomatique du fait accompli.

Les yeux se sont dessillés. On comprenait, déjà en 1921, que la puissance d'expansion incompressible de la Papauté fait éclater le cadre étrié où l'on s'était promis d'emprisonner le géant. Le dogme absurde du *fait accompli*, de la prescription couvrant la spoliation, a laissé apercevoir son indigence et sa nudité logique. « Un conflit, avait dit Léon XIII, dans lequel sont engagés les intérêts les plus vitaux de l'Eglise et la paix du monde chrétien, ne se résout pas par le *bénéfice du temps* ». Qu'est-ce donc que cinquante ans, cent ans à qui dispose des siècles? C'est aux pouvoirs éphémères à compter avec les jours, mais ni le Temps, ni la Mort, ces deux grands ministres préposés à la conduite des affaires humaines, ne sont parvenus à clore la question romaine, restée béante.

Sera-ce l'immortel honneur de Mussolini d'avoir compris que la Papauté est pour l'Italie, la source d'un exceptionnel prestige et d'une incomparable grandeur, que si le nom italien retentit haut dans l'histoire, il le doit pour la meilleure part à ses Papes. Tout épris qu'il est des grandeurs de la Rome antique, a-t-il pu échapper à sa clairvoyance qu'elle disait vrai la formule lapidaire burinée par Léon XIII: « Avec le Pape, l'Italie est grande et respectée. Sans le Pape, elle est privée de ses meilleures gloires. Contre le Pape, elle est exposée à tous les malheurs. » Il n'a pu se défendre de constater que le Pontificat romain n'a cessé de monter dans la communauté des peuples, que toutes les nations lui font un cortège royal, que toutes les représentations diplomatiques gravitent à l'envi autour du Saint-Siège. Comment serait-il resté insensible à cette exaltation continue de la Papauté qui fait resplendir sa royauté universelle?

C'est de là qu'a resurgi la question romaine: car qui dit souveraineté dit indépendance. Le Pape-Roi, celui que Bismarck, à l'issue de la médiation hispano-allemande, salua du titre de « Sire », le plus auguste souverain de la terre, le représentant de la plus ancienne dynastie, le chef qui commande à 250 millions de consciences, celui dont le pouvoir embrasse par nature tous les temps et tous les lieux, mille fois non, ne peut être en la puissance d'autrui. A celui qui porte le trirègne, la liberté plénière, ne relevant de personne, échappant au contrôle d'un pouvoir étranger quelconque! A lui la liberté extérieure, visible, tangible, appréciable par tout le monde. Il faut que le Père commun de l'humanité soit réellement, et manifestement apparaisse affranchi de toute puissance humaine. Toute autre condition est pour lui intolérable. L'Italie est redevable de cette indépendance au Pape parce que le Pape la doit à l'univers.

De cette vérité devenue maintenant lumineuse, après plus d'un demi-siècle d'aveuglement, a jailli cette conclusion: la souveraineté pontificale a droit, un droit absolu, à une reconnaissance authentique, à une consécration effective.

Que sera-t-elle? S'il faut ajouter foi aux communiqués de la presse anglaise, qui jusqu'à cette heure n'ont reçu aucun démenti,



ni aucune confirmation, la reconnaissance de la souveraineté pontificale serait à la fois territoriale et juridique.

Territoriale d'abord, car, en dépit de la parole dédaigneuse attribuée au Duce « Pas un pouce du terrain ! », ce fut le thème qui, en 1921, déjà, défraya de nombreux articles colligés dans le *Livre vert*, notamment ceux du *Tempo*, organe anticlérical, qui suggérait de substituer à la vieille formule « L'Eglise libre dans l'Etat libre », une devise autrement compréhensible « L'Eglise souveraine en voisinage amical avec l'Etat souverain ». Plusieurs journaux de droite et de gauche allèrent jusqu'à réclamer pour la sauvegarde de la souveraineté pontificale un territoire indépendant. Ils répétaient presque mot pour mot les paroles du cardinal Merry del Val dans le *Livre blanc* du Saint-Siège, publié à propos de la visite du président Loubet au Quirinal. « Afin de maintenir et de rendre ostensible l'indépendance du Pape, on n'a pas encore trouvé jusqu'ici d'autre moyen que celui d'un territoire propre et indépendant. »

Point d'appui indispensable, semble-t-il, de la souveraineté, si la possession d'un territoire s'impose, il saute aux yeux, de prime abord, que Rome devrait revenir sous le sceptre pontifical, Rome, déclarée à tort intangible, Rome d'où César, devenu chrétien, s'exila, comprenant que ce même lieu ne pouvait contenir l'homme de la force et le glorieux empereur de l'esprit, et emportant à Byzance ses légions, son sénat et ses rostres, Rome, ville de Pierre, métropole du monde, capitale de l'univers, portant le poids d'une double immortalité, la Ville éternelle que l'on découronne en la réduisant au rôle médiocre de la capitale d'un seul pays ! En vain les spéculateurs de terrains et les esthètes de l'alignement ont disputé, depuis l'invasion piémontaise, à la religion, à l'histoire, ce territoire romain que les siècles ont rendu sacré, ils n'ont réussi qu'à déshonorer Rome, en faisant d'elle une contrefaçon de Turin, une ville bourgeoise de quatrième ordre. Pendant treize siècles, les Papes, légitimes héritiers du génie romain, avaient autrement veillé à l'embellissement de la cité deux fois reine.

D'après les on-dit de la presse anglaise, le Saint-Siège réduirait néanmoins ses exigences à la cité léonine, à une principauté minuscule, symbole de sa souveraineté, où seraient fixées les ambassades, où le Pape-Roi serait absolument maître et en mesure de communiquer avec la mer.

Mais le traité passé avec l'Italie équivaudrait à un statut juridique collectif, parce qu'il serait ratifié par le Conseil de la Société des Nations. L'Italie consentirait à voir la question romaine sous son vrai jour : question internationale avant tout et non simplement question italienne. Le Pape, solennellement reconnu comme souverain, entrerait dans le Conseil des nations et, n'étant sujet de personne, serait partout, et partout apparaîtrait maître des consciences.

Ces arrangements mettraient fin à une situation contre laquelle les Souverains Pontifes depuis Pie IX n'ont cessé d'élever la plus énergique protestation. Ah ! qu'ils furent bien inspirés de se transmettre le *non possumus* opposé héroïquement à toute instance d'accepter le fait accompli.

*Non flectar*, avait écrit Léon XIII dans un distique célèbre. La Papauté n'a pas fléchi. On verra les gouvernements, après l'opinion, s'incliner devant son inflexible droit.

Quelle gloire pour Pie XI d'être le libérateur de la Papauté et de faire réapparaître aux yeux du monde, dans des conditions réduites, sauf doute, mais enfin dans la réalité contemporaine, l'image du Pape-Roi, pouvant enfin sortir de la prison du Vatican, après avoir brisé le cercle moral qui l'y enserrait.

Honneur aussi à Mussolini s'il peut mettre au service de cette cause, qui intéresse tout l'univers chrétien, cette puissance dictatoriale dont l'attribut propre est de dérober la solution des grands problèmes d'Etat à la discussion des parlements. Lui seul peut donner à l'arrangement qui interviendra la stabilité désirée. Lui seul s'est affranchi de la tyrannie des Loges qui avaient jusqu'à lui fait avorter toutes les combinaisons. Lui seul peut briser cette cangue de la question romaine qui étreignait l'Italie et l'empêcha de tourner la tête du côté de ses vrais intérêts. Géolière du Pape, elle put être appelée aussi, non sans finesse, prisonnière du Pape, enchaînée autrefois à la Triplice qui la réduisit à la vassalité, entravée dans sa politique intérieure par le *non expedit* qui ne lui permit pas pendant longtemps de s'appuyer sur les forces catholiques dans la lutte contre les forces révolutionnaires.

Réconciliée avec la Papauté, l'Italie grandira devant le monde entier et poursuivra librement la route glorieuse de ses destins.

J. SCHYRGENS.

P. S. — Est-ce que la situation actuelle justifie la confiance dont témoigne cet article dans une prompt solution ? Depuis qu'il l'a écrit, l'auteur s'est persuadé que, si des conversations sont engagées, on est cependant beaucoup moins loin du renouvellement favorable que ne le donnent à penser les organes de la presse.

J. S.

## FRANCE

### La dénatalité

Dans le dernier numéro de l'Illustration, M. Ludovic Naudeau annonce qu'il a entrepris une vaste enquête sur la dénatalité française. Nous détachons de son premier article les extraits suivants :

J'ai déjà prouvé ici même que si la natalité est moins forte au Piémont et en Lombardie que dans le reste de la péninsule, cependant l'Italie, dans son ensemble, se donne chaque année un excédent au moins égal à celui des Germains. Dans ces conditions, et considérant l'insuffisance bien constatée des ressources fournies par une péninsule dont la surface cultivable n'est pas très vaste, on ne comprendrait pas les efforts accomplis par son gouvernement pour y stimuler encore la natalité si M. Mussolini, en personne, ne venait de nous fournir l'explication suivante, tout à fait claire :

« Une belle natalité est l'arme unique du peuple italien... Dans l'Italie bonifiée, cultivée, disciplinée, il y a place encore pour 10 millions d'hommes. Soixante millions d'Italiens feront sentir le poids de leur masse et de leur force dans l'histoire du monde. »

Par surcroît, j'ai exposé que si la Grande-Bretagne, inquiétée par la persistante quantité de ses chômeurs, s'abandonne aujourd'hui au *birth control*, c'est-à-dire à la restriction des naissances, cependant, grâce à son excellente hygiène publique (dont nous sommes loin), elle obtient, en diminuant la mortalité, un excédent annuel d'environ 250.000 âmes, chiffre encore imposant quand on le compare au nôtre.

Car nous n'avons, nous, qu'un excédent de natalité absolument infime et nous serions même en déficit si nous ne faisons entrer dans nos totaux les nombreux enfants des immigrants étrangers faisant souche sur notre territoire. Mais comme, au cours des années prochaines, la mortalité fauchera durement parmi nos générations les plus anciennes sans que son effet soit compensé par un nombre suffisant de naissances on peut se demander si, de quelque manière que nous nous y prenions, nous ne devons pas nous résigner à inscrire un passif annuel.

A cause de cette particularité, la situation de la France, respectivement à celle de ses voisines, est changée. Alors qu'au temps de Louis XIV, de la Révolution et de Napoléon la France était le plus peuplé, le plus unifié, le plus puissant des Etats européens et qu'à côté d'elle l'Allemagne et l'Italie sans unité, administrées par toutes sortes de principicules, étaient des zones de parcours pour nos troupes, nous sommes exposés, dans un avenir assez rapproché, nous qui aurons à peine 40 millions d'habitants (de plus en plus mêlés d'allogènes au loyalisme incertain) à subir le voisinage de 60 millions d'Italiens et de 70 ou 80 millions de Germains.

Rappelons-le, notre magnifique pays est, à l'heure actuelle, l'un des moins peuplés que connaisse la civilisation. La France, aujourd'hui la plus étendue de toutes les puissances européennes, à l'exception de la Russie, n'a que 73 habitants au kilomètre carré, tandis que l'Italie en a 130, l'Allemagne, 135, la Grande-Bretagne 200, la Hollande 222 et la Belgique 256. En 1850, nous

étions encore, au point de vue de la population, la seconde des sept grandes puissances mondiales et, en soixante-dix-sept années seulement, nous avons rétrogradé de ce second rang au dernier! Le nombre des départements français où les décès ont dépassé les naissances était de 7 en 1860, de 34 en 1880, de 54 en 1900, de 66 en 1911!

La France et l'Allemagne avaient à peu près la même population en 1870, mais, tandis que la première allait rester stationnaire, la seconde allait gagner 25 millions d'habitants, en moins d'un demi-siècle. L'Italie n'avait que 28 millions d'habitants en 1881, tandis que nous en avions 38. Aujourd'hui, nous nous sommes à peu près augmentés de 2 millions, en comptant les immigrés, tandis que l'Italie de 1928 annonce officiellement 44 millions d'âmes. Et ces totaux allemands et italiens s'entendent sans qu'on y comprenne les énormes colonies que nos deux voisins ont, dans le même temps, implantées au Nouveau Monde, et dont l'influence n'est pas petite.

Actuellement, la Russie se targue d'avoir la plus forte natalité annuelle connue en Europe : 42 pour 1,000 habitants, mais ce chiffre est réduit de beaucoup par une énorme mortalité infantile. Viennent ensuite la Roumanie 37,5, la Pologne 34,3, l'Italie 29,3 (en 1922), la Hongrie 26,2. La natalité de l'Allemagne a décliné de 35,7 pour 1,000 en 1901 à 20,6 en 1925. La France annonce l'indice de 18,7 pour 1,000. Le chiffre de l'Angleterre 18,6 est devenu un peu plus défavorable encore que le nôtre.

Mais on a fini par s'apercevoir que l'indice de natalité a peu de signification s'il n'est point comparé à la proportion des décès annuels. Or, avec notre natalité très faible, nous sommes plus éprouvés que la plupart des autres États européens par la mortalité. D'après une statistique de la Société des Nations, la mortalité a moins diminué en France, depuis soixante-dix ans, que dans tous les autres pays d'Europe. L'abaissement de la mortalité, dans la période contemporaine, a été de 21,3 p. c. en Allemagne, de 20,3 aux Pays-Bas, de 11,6 en Angleterre, de 11,5 en Italie, de 5,75 en Belgique et de 1,13 seulement en France! Sur 10,000 habitants, il en meurt annuellement 121 en Allemagne, 126 en Angleterre, 119 au Danemark, 150 en Autriche et 169 en France! Il meurt chaque année 45,000 tuberculeux de plus en France qu'en Angleterre, malgré la supériorité reconnue de notre climat.

Quelle est donc la cause profonde, spécifique de ce subit engourdissement de la vitalité française? Celui qui est, avant tout, préoccupé de la situation de notre pays, relativement aux nations qui l'environnent, songe qu'il nous serait bien difficile de maintenir nos traditions de prestige historique le jour où, abondamment nantis de biens enviables, nous ne constituerions plus qu'un effectif civique trop disproportionné aux sociétés circonvoisines.

Que notre véritable politique extérieure soit avant tout aujourd'hui, et dans la situation où nous sommes, une question intérieure conditionnée par une éventuelle réforme de nos mœurs, voilà ce qui me paraît d'une évidence absolue : il est douteux que rien de grand puisse être durablement édifié avec ce qui, de soi-même, décroît.

Encore, et à supposer que les possibilités et les moyens de cette réforme surgissent un jour, faudrait-il qu'elle s'opérât en connaissance de cause. Les facteurs divers de notre affaiblissement ayant été d'abord systématiquement recherchés, comparés, soupesés, classés en toute objectivité et sans aucune espèce de considération pour la politique des partis, des intelligences supérieures auraient alors la possibilité de concevoir quels remèdes pourraient leur être appliqués avec quelques chances de succès

## La revue catholique des idées et des faits

la plus répandue,

la moins chère,

la mieux informée

## ANGLETERRE

Hilaire Belloc

*Il y a quelques semaines, notre collaborateur et ami Hilaire Belloc fit à Paris, à la Sorbonne, une conférence sur le Génie de la race anglaise, conférence qu'il fera à Bruxelles, le 12 mars prochain, à la tribune des Conférences Cardinal-Mercier. Il fut présenté à l'auditoire par M. Joseph Bédier, de l'Académie française, en ces termes :*

Le difficile n'est pas d'introduire devant vous M. Hilaire Belloc, c'est de me présenter moi-même : comment puis-je me croire en quelque mesure qualifié pour adresser à notre hôte les paroles de bon accueil et de gratitude qui conviennent? Il faut bien que je m'en explique : je ne dis pas que je m'en justifierai.

Il y a bien longtemps, il y a plus d'un quart de siècle, m'inspirant de très anciens modèles, j'ai conté à ma façon un beau conte d'amour et de mort, la légende de *Tristan et Iseult*. Peu après, je n'ai jamais su par quel hasard mon livre tomba entre les mains d'un jeune écrivain anglais, qui, lui aussi, aimait nos vieux poètes, ceux de France et ceux de la cour des Plantagenets, et qui, lui aussi, s'était épris d'Iseult la Blonde. M. Hilaire Belloc publia de mon livre une traduction, maintes fois réimprimée depuis en Angleterre et aux États-Unis, et dont un bon juge, Auguste Angellier, me disait qu'elle semble due non à un moderne, mais à cet antique renouveau des romans de chevalerie français, sir Thomas Malory, qui n'a cessé, depuis la Renaissance, de charmer les lettrés. On conçoit que la curiosité et la reconnaissance m'aient attiré aussitôt vers celui à qui j'étais redevable d'un tel service, d'un tel bienfait. C'était en 1903. A cette date, par un recueil de vers lyriques, *Verses and Sonnets*, par des *Contes d'animaux pour les enfants méchants*, et par d'*Autres Contes d'animaux pour des enfants plus méchants encore*, par un livre sur Danton et par un livre sur Robespierre, et encore par un Voyage sentimental à la manière de Sterne, *The Path to Rome*, il avait déjà conquis l'estime d'une élite; et depuis, c'est la plus large et la plus haute célébrité qu'il a progressivement conquise, à mesure que se développait une œuvre de poète, de romancier, de critique littéraire, d'historien, de publiciste, qui étonne d'abord par son ampleur. Dans un de ses livres les plus récents, *The Cruise of the « Nona »*, paru en 1925, il déplore que les écrivains s'évertuent à trouver pour leurs ouvrages des titres qui presque jamais ne les satisfont; ne feraient-ils pas mieux, les traitant comme les Américains traitent les rues de leurs villes, de les désigner chacun par un simple numéro? Ainsi, ajoute-t-il, le présent livre serait mieux dénommé *Belloc 106*. Mais, depuis, d'autres *Belloc* encore ont paru, un *Belloc 107*, un *Belloc 108*, un *Belloc 109*. Suis-je bien sûr d'avoir lu tous les *Belloc*? Je n'en jurerais pas. Mais j'ai été assez souvent ramené vers cette œuvre à la fois complexe et harmonieuse pour que je me permette de redire ce soir à son auteur une chose que je lui ai dite il y a longtemps, la seule fois que nous nous soyons rencontrés. — c'était pendant la guerre, au Grand Quartier général français : à savoir que, à son insu, mon admiration fervente l'a accompagné tout au long de sa carrière.

Par tous les caractères de son activité d'historien, par toutes les allures de sa pensée, il est un des types les plus expressifs de l'Anglais façonné par l'éducation oxoniennne, un digne *alumnus* de ce Balliol College, auquel — lui-même l'a dit en vers énergiques — il doit tout :

*Balliol made me, Balliol fed me,  
Whatever I had she gave me again  
And the best of Balliol loved and led me.  
God be with you, Balliol men.*

Mais, dans sa lignée paternelle, se rencontrent des ascendants français, et c'est pourquoy, à vingt-deux ans, il lui plut de tenter ce qu'il a appelé une « expérience excentrique » : profitant d'une fiction légale, il s'enrôla dans notre armée, comme canonnier-conducteur au 8<sup>e</sup> régiment d'artillerie de campagne, en garnison à Toul, et il est, je crois, de tous nos artilleurs, le seul qui ait jamais siégé à la Chambre des Communes. Dans ce quartier d'artillerie, a-t-il écrit, durant douze mois mémorables, j'ai pu, complètement séquestré de la vie anglaise, étudier l'âme même d'une nation sincère, créatrice et tenace en ses résolutions.

Par la suite, il s'est souvent appliqué à nouveau à découvrir la France : celle d'aujourd'hui, celle d'autrefois, celle de toujours. Plusieurs livres, *Les Pyrénées*, *La Tapisserie de Bayeux*, *Marie-Antoinette*, *La Révolution française*, retracent certaines de ces découvertes; mais, ce qui est plus significatif encore, même lorsqu'il traite de sujets tout anglais en apparence, il arrive souvent qu'une allusion imprévue et soudaine révèle une auguste présence : la préoccupation de la France reparait, et c'est presque une hantise. Dans un instant, il traitera du génie anglais; mais le premier venu se chargerait d'extraire de ses livres des citations qui, mises bout à bout, formeraient une conférence très généreuse et très instructive sur le génie français. Nul n'a parlé plus dignement de la *Chanson de Roland*, *the noblest of Christian epics*, ni de l'élan français des croisades, ni de notre Pléiade, ni de Valmy, ni de la Marne, ni de l'œuvre colonisatrice de la France dans l'Afrique du Nord, surtout au Maroc, grâce au maréchal Lyautey. Que ne puis-je vous lire telle ou telle de ces nobles pages, celle par exemple où il décrit « le vol de la *Marseillaise* », l'heure où, pour la première fois, elle fut chantée dans Paris? « Un jour viendra peut-être, dit-il, où les actes des Français auront perdu tout leur sens, où personne ne saura plus que leur Révolution a marqué le début d'une ère nouvelle; mais que seulement quelqu'un retrouve l'air de la *Marseillaise* et le déchiffre comme nous faisons d'un hymne grec : et les hommes d'alors comprendront ce que fut la République française. »

\* \* \*

Mais gardons-nous ici de nous méprendre : ce n'est pas en apologiste systématique que cet historien tout anglais parle de ce qui s'est passé ou de ce qui se passe chez nous; il est le plus libre des critiques. Aussi bien que louer, il sait blâmer, condamner. Et, s'il ne se déprend guère, quand la France est en cause, d'une sorte de tendre partialité à son égard, il n'en reste pas moins qu'il n'a jamais calculé à notre intention ce qu'il valait mieux dire ou ne pas dire : il n'a jamais écrit pour nous plaire, mais seulement pour servir sa patrie.

Il n'en est que plus étonnant de constater que son haut souci des choses de France s'explique, et uniquement, par la persuasion, qui est sienne, que sa patrie et la nôtre sont solidaires, comme les membres d'un même corps. Il révere en la France, il révere en l'Angleterre deux nations de même origine, cohéritières d'une même tradition. « Fustel de Coulanges, a-t-il écrit, a détruit à jamais, en ce qui concerne la France, la légende des origines germaniques » : lui, à son tour, il répudie cette légende en ce qui concerne l'Angleterre. Il n'est pas vrai, soutient-il, que les invasions barbares aient tout transformé; il n'est pas vrai que ce qu'il y a de plus digne de respect dans les institutions, les mœurs, les vertus de l'un et de l'autre pays soit issu des antiques forêts de la Germanie. France et Angleterre sont deux nations celtiques, qui ont reçu d'une même source, Rome, la loi, l'art, la poésie, et comme un patrimoine commun et indivisible, l'héritage de la civilisation antique et l'Evangile. Ainsi que son grand émule et ami Chesterton, il appartient à cette phalange de réformateurs sociaux qui s'efforcent de maintenir et d'exalter dans leur pays le catholicisme. Parce que, comme il l'a écrit (*First and Last*), « l'histoire est la pierre de touche de toute philosophie », c'est par un grand labeur d'historien, hardi à la fois et scrupuleux, qu'il entend justifier sa doctrine philosophique et religieuse : elle se déploie surtout dans un livre d'une belle ordonnance classique, *Europe and the Faith* (1920), et dans les trois volumes parus jusqu'ici de son *Histoire d'Angleterre*, dont l'idée essentielle, magnifiquement orchestrée, est que la France, l'Angleterre et quelques autres nations occidentales furent chargées d'une même mission : maintenir à travers les âges ou restaurer l'unité morale de l'Europe, une même tradition de catholicité, et, s'il honore la France, c'est qu'elle lui apparaît, tout au long de son histoire tourmentée, comme l'exécutrice la plus énergique et la plus fidèle de cette mission. Ce n'est pas qu'une telle thèse l'ait induit, comme on pourrait croire, à déprécier certaines phases du passé français. Il n'est rien, par exemple, qu'il condamne dans l'esprit de la Révolution : « C'est chose impossible pour un théologien, affirme-t-il (*French Revolution*), que de mettre le doigt sur une doctrine qui soit essentielle à la Révolution et de dire : cette doctrine s'oppose au dogme ou à la morale du catholicisme. Inversement, c'est chose impossible pour un républicain que de mettre le doigt sur un seul article de discipline ecclésiastique ou sur un seul

dogme et de dire : ce point de la religion catholique est contradictoire à ma théorie politique de l'Etat ».

Hautes spéculations, grosses de controverses! Nul n'est tenu d'adhérer à un tel système d'idées; mais, qui que nous soyons et de quelque nom que nous nommions notre idéal, notre loi, notre foi, ne devons-nous pas toute révérence à une œuvre dont l'inspiration est si haute, si pure? Au frontispice de l'un de ses livres, *Avril*, qui est un charmant recueil d'essais sur les poètes français de la Renaissance, M. Hilaire Belloc a inscrit ces quatre vers de Ronsard :

... Ceux dont la Fantaisie  
Sera religieuse et dévote envers Dieu  
Toujours enfanteront quelque grant Poësie,  
Et dessus leur renom la Parque n'aura lieu.

Ces vers pourraient aussi bien servir d'épigraphe à ses autres livres : une « grant Poësie » les anime tous, qui est d'essence religieuse.

(Revue de France.)

**Voulez-vous :**

**ACHETER, VENDRE OU LOUER** une maison?  
**VENDRE OU ACHETER** un terrain ou propriété rurale?  
**CONSTRUIRE** une maison de ville ou de campagne?  
**TRAITER UNE OPÉRATION HYPOTHÉCAIRE**  
comme emprunteur ou bailleur de fonds?

ADRESSEZ-VOUS à la

**Générale Immobilière****18, rue de Suisse, - Téléph. 223.02**

Répertoire d'affaires intéressantes à la disposition des clients.

**Maison Larcier**

HORLOGERIE

15<sup>e</sup>, Avenue de la Joison d'Or

BRUXELLES

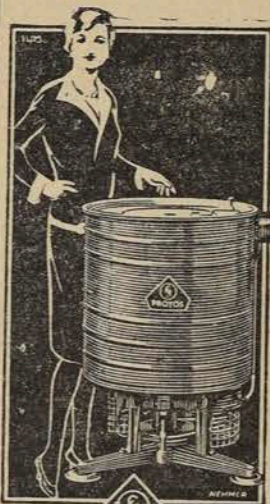
**Les Établissements "EXCELSIOR"**

SOCIÉTÉ ANONYME

38, rue des Croisades, 38

BRUXELLES

## La Lessiveuse Essoreuse



## PROTOS

LESSIVE, RINCE  
ET ESSORE  
*électriquement*

7 draps de lit

ou

40 essuie-mains

ou tout

autre linge en proportion

**en 28 minutes**

consommation nominale

seulement 200 Watts



**Soc. Anon. SIEMENS**

116, chaussée de Charleroi, BRUXELLES  
Téléphone 765,00

## FABRIQUE DE PANTOUFLES

# TH. SMETS

Rue de Tirlemont, 159, LOUVAIN — Téléph. 499

GROS



EXPORT

**SPECIALITÉS** Tennis, Canevas, Feutre et Poil de chameau. **DEMANDEZ TARIF.**

## Manufacture de Souliers-Tennis

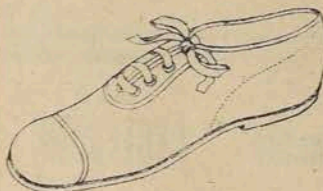
*Belga*

SOCIÉTÉ ANONYME

**Ancienne Firme Modeste Pедуzy**

Rue Hôtel-des-Monnaies, 52

**BRUXELLES**

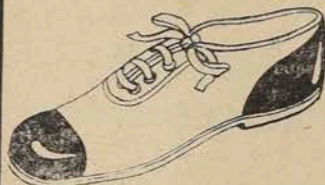


**Exportation  
en caisses  
maritimes**

**N° 101**

Tenniss unis en toile  
blanche, grise ou brune  
— Semelle caoutchouc  
rouge.

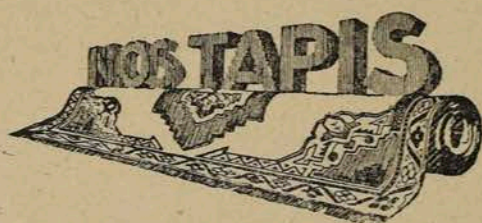
Caisse de 100 ou 60 paires.



**N° 102**

Tenniss unis en toile  
blanche, grise ou brune  
avec bouts et contre-  
forts en cuir. Semelle  
caoutchouc rouge.

Caisse de 100 ou 60 paires.



Nous offrons à des prix sans concurrence  
un choix incomparable de

**TAPIS D'ORIENT**  
ET  
**D'EUROPE**

de toutes origines et de tous genres

MOQUETTES, CARPETTES, FOYERS  
TAPIS D'ESCALIER, ETC.

Placement -- Nettoyage -- Réparation

**JACQUES ALAZRAKI & C. MOLITOR**

Rue de Namur, 80, BRUXELLES, Tél. 212,25

Société **INLAN** Rue St-Pierre-Alost, 24-26  
Anonyme **GAND**

**GRANDE BLANCHISSERIE A VAPEUR**

Industrie spécialisée de Nettoyage et Lavage à neut

REPASSAGE SOIGNÉ

Téléphone 3431

Compte-Ohèques 142.85

**3 Séries de service**

I  
LAVAGE  
REPASSAGE  
REPARATION

II  
LAVAGE  
REPASSAGE  
MECANIQUE

III  
LAVAGE  
SEULEMENT  
SECHE

Spécialité pour COUVENTS et PENSIONNATS